

L'HISTOIRE AU PRÉSENT

CRISES ET CYCLES, VISIONS DE L'HISTOIRE, DU TEMPS ET DE L'ARGENT

ESSAI DE GÉNÉALOGIE D'UN MODÈLE ÉPISTÉMOLOGIQUE

JEAN-MARIE THIVEAUD*

Dans son récent ouvrage *Theorists of Economic Growth from David Hume to the Present*, W.W. Rostow¹ ne décèle explicitement la notion de cycle qu'au milieu du XIX^e siècle, dans les travaux du Français Clément Juglar que Schumpeter avait classé «*parmi les plus grands économistes de tous les temps*»².

Notre vieux chauvinisme peut tirer quelque satisfaction de cette paternité nationale d'une théorie quasi-universelle aujourd'hui, mais il faut aussi essayer d'expliquer pourquoi et comment ce modèle des crises et des cycles, si banal à présent, même s'il est discuté encore, s'est échafaudé tardivement et par quel hasard ou quelle nécessité historique il a trouvé son berceau en France.

La révélation de Juglar, au milieu du XIX^e siècle n'est point un accident, elle s'inscrit, bien au contraire, dans la continuité d'une réflexion que conduisent ensemble les savants de l'époque, philosophes, historiens, mathématiciens, biologistes ou économistes. Le mouvement plonge ses racines très loin, dans l'antiquité égyptienne, grecque ou babylonienne mais il prend une consistance nouvelle au début de ce XIX^e siècle, entre prolongements et ruptures de la pensée des Lumières. En ce siècle des révolutions chacun cherche à réconcilier avec le temps une humanité incessamment saisie par les effets du progrès et les bouleversements répétés des sociétés. «*L'évolution de la pensée européenne allait grand train*, écrit R. Rolland avant la Première guerre mondiale. *On eût dit qu'elle s'accélérait avec les inventions mécaniques et les moteurs nouveaux... Les générations d'esprits galopaient, les unes derrière les autres, et souvent par dessus, le Temps sonnait la charge.*»³

391

* Conseiller historique de la Caisse des dépôts et consignations avec le concours amical et efficace de Zheng Kang, *Mission des travaux historiques*, C.D.C.

1 W.W. Rostow, *Theorists of Economic Growth from David Hume to the Present, with a perspective on the next century*, New-York, Oxford University Press, 1990.

2 J.A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique*. Paris, Gallimard, 1983, 3 vol.

3 R. Rolland, *La Nouvelle Journée*, Paris, 1912.

L'élaboration de la théorie des crises commerciales ou financières puis des cycles économiques est donc rigoureusement indissociable de cette révolution dans les aperceptions du temps.

Chez les historiens d'aujourd'hui, dans le camp de «la nouvelle histoire» à tout le moins, il est de bon ton de souligner que le «nouveaux» cycles historiques n'empruntent rien aux représentations archaïques du temps et qu'ils ont été complètement régénérés par l'apport de la théorie des cycles en économie⁴, elle-même importée par E. Labrousse, plus spécialement. Sans doute est-ce oublier un peu vite qu'en puisant son eau de jouvence dans le giron de Marx et de ses descendants, la bonne vieille école des *Annales* renouait avec la tradition philosophique et historique⁵.

En effet, les nouvelles approches de la philosophie et de l'histoire, au XIX^e siècle, ont, au contraire, modifié peu à peu la vision des économistes de leur temps en réactualisant, en quelque sorte, la notion ou la figure de la circularité, que l'antiquité avait, allégoriquement, attachée aux représentations de l'économie et/ou de l'argent⁶.

En fait, et en économie plus particulièrement, cette prise en compte puis cette formalisation des crises et des cycles ne se sont pas réalisées spontanément, il y a fallu plusieurs étapes au long de presque cent ans, au gré des avancées d'une réflexion internationale et pluridisciplinaire sur le temps et l'argent, dont je voudrais pointer ici quelques jalons.

392

La perméabilité des domaines de l'intelligence et de la science était plus grande naguère lorsque les spécialisations n'imposaient pas encore leur inévitable fragmentation pour cause d'excès de connaissances. Des transferts pouvaient alors s'opérer d'un champ à l'autre, consciemment ou plus implicitement, parce que telle figure, telle image, telle métaphore exprimaient un sentiment partagé, fleurait l'air d'un siècle où de bout en bout «les couleurs et les sons se répondent», d'un temps où la poésie régnait sur les esprits.

Comme souvent, on le verra, les vrais précurseurs, les vrais créateurs ne sont pas nécessairement les hommes que l'histoire a retenus, et, dans ce cas, ils n'ont guère été reconnus comme des phares de la pensée économique. Quoiqu'oubliés de nos jours, ils n'en ont pas moins marqué leur temps, même si ce fut parfois en termes contradictoires et à leurs dépens. Henri de Saint-Simon l'avait bien pressenti, en ce début de XIX^e siècle,

⁴ K.Pomian, *L'histoire des structures*, in: *La nouvelle histoire*, sous la direction de J. Le Goff, 2^eème éd., Bruxelles, Complexe, 1988.

⁵ Voir G.Mairet, *Le discours et l'historique, essai sur la représentation historique du temps*, Paris, Mame, 1974. Et également, dans un ordre plus économique et plus récemment: M. Beaud, *Economie, théorie, histoire, essai de clarification*, in: *Revue économique*, vol.42, mars 1991. P. Dockès & B. Rosier, *Histoire «raisonnée» et économie historique*, *ibidem*.

⁶ Voir, dans ce numéro, l'article d'Olivier Assouly sur «économie et circularité».

quand il remarquait: «*Parcourez l'histoire des progrès de l'esprit humain, vous verrez que presque tous ses chefs d'oeuvre sont dus à des hommes isolés, souvent persécutés. Quand on en fait des académiciens, ils se sont presque toujours endormis dans leurs fauteuils et quand ils ont écrit, ce n'a été qu'en tremblant et pour produire de faibles vérités.*»⁷

Les vaches maigres ou grasses de la Bible

Le siècle des Lumières avait déjà provoqué une profonde mutation de ce rapport à la temporalité, hérité des siècles de chrétienté occidentale. L'Occident devait conjuguer à l'éternité, qui selon saint Augustin ne pouvait se comparer au temps, un temps formé d'instantés enchainés et dont la ligne en pointillé tendait vers un terme, celui de la «*fin des temps*», au jour du Jugement.

Forte des découvertes antérieures de Newton, une nouvelle approche se dessine vers le milieu du XVIIIème siècle, quand la grande idée de l'éducation de l'humanité vient modifier les perspectives de l'histoire, inverser ce rapport, «*séculariser le temps, éterniser l'histoire*». ⁸ De Lessing à Herder, de Voltaire ou Rousseau jusqu'à Condorcet, cette conception sillonne une Europe grosse des prochaines révolutions.

Toutefois, si l'on excepte les lectures historiques de Vico, en Italie, avec ses *corsi* et *ricorsi*, les mirages plus politiques d'un Dom Deschamps, en France, ou les allusions à la métempychose d'un Lessing, en Allemagne, il faut bien constater que, pour le plus grand nombre de penseurs, ce temps revisité ou, en quelque manière, ré-humanisé, est animé, dans sa trajectoire linéaire, d'un même vieux frisson eschatologique. L'humanité aspire vers le retour de l'âge d'or, tous attendent le paradis sur Terre. Si la course à l'abondance et au bien-être peut accepter quelques péripéties accidentelles, l'utopie généralisée d'un irrésistible progrès vers le bonheur universel n'est guère compatible avec le modèle d'une circularité de l'histoire selon Vico ou d'un *regress* néoplatonicien selon Lessing.

Ce mouvement philosophique trouve ses correspondances ou ses soutiens dans les avancées des mathématiques comme aussi bien dans celles des innovations financières.

Dans l'ordre économique et selon la tradition du siècle précédent, entre l'approche en système de Descartes et les figurations anatomiques des

⁷ H. de Saint-Simon, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, s.l.n.d. (Paris, 1802). Il est assez étrange de noter, au passage, que l'économie compte bien moins d'hérétiques ou de persécutés que d'autres disciplines. Marx et quelques autres font plutôt figure d'exception parmi des légions d'académiciens.

⁸ G. Raulet, *L'idée d'éducation dans les Lumières allemandes*, in: *Archives de Philosophie*, 1979; voir aussi P. Furter et G. Raulet, *Stratégies de l'Utopie*, Paris, Galilée, 1979.

monétaires, soi-disant mercantiles, le modèle dominant reste celui de la circulation des richesses et de l'argent. Il est la transposition au corps social du système sanguin qui anime l'organisme animal, mais sans le terme de la mort réservé aux plantes ou aux humains. Les premiers pionniers de l'arithmétique politique, lorsqu'ils étudient les mouvements de la population ou les produits des moissons, notent des fluctuations périodiques. Dans son *Treatise of Taxes and Contributions*, en 1662, William Petty s'attarde, en écho aux vaches maigres ou grasses de la Bible, sur l'alternance des saisons qui rythme les bonnes et les mauvaises récoltes. Des observations identiques peuvent être relevées chez John Gaunt, en Angleterre, chez Johann Süssmilch, en Allemagne quelques années plus tard, sans qu'aucune formalisation en découle, *a fortiori* aucune loi.

394

Car l'ordre du monde obéit aux lois de la nature et de la Providence, les désordres ne sont donc pas perçus comme des épisodes inévitables mais bien comme les effets de l'ignorance ou de l'abus de quelques individus, des signes de la faute originelle. «*Le mal de la France*, avait écrit Boisguilbert, vers 1695, *tient bien moins aux choses qu'aux personnes*.» Dès lors que le système est bien réglé, que l'administration repose entre des mains prudentes et vertueuses, il ne saurait plus subsister de facteurs de perturbation. La répétition des crises frumentaires dans la seconde moitié du XVIII^e siècle est un objet de maintes réflexions.⁹ Des accidents peuvent naturellement survenir, des guerres, des famines, des inondations ou des sécheresses, mais dans un dispositif qui tend néanmoins et par essence, à l'harmonie, à l'équilibre, les risques diminuent au fur et à mesure que croît l'homéostasie du système économique. Les défaillances de diverse nature que chacun observe ainsi facilement tiennent néanmoins pour la plupart des contemporains au dysfonctionnement de la circulation des richesses, en contravention avec le plan naturel ou divin. Le déséquilibre de la balance commerciale est une cause principale de désorganisation pour les uns, d'autres, comme Vauban ou Boisguilbert, mettent en cause le régime fiscal qui décourage l'industrie et l'agriculture, tandis que la rareté du numéraire est responsable, pour un troisième camp, des cessations de paiement du Roi ou des marchands.¹⁰

A côté des événements naturels ou des excès commis par les hommes, un facteur de trouble est de plus en plus clairement désigné, la finance, l'argent comptant, avec ses sonorités métalliques et ses colorations diaboliques, occasion vérifiée de maints trébuchements pour les particuliers et les gouvernements.

9 cf. S. Kaplan, *Bread, Politics and Political Economy in the reign of Louis XV*, La Haye, 1976.

10 J.C. Perrot, *L'Analyse dynamique des crises au XVIII^e siècle*, in: *Une Histoire intellectuelle de l'économie politique*, Paris, E.H.E.S.S., 1992.

La grande révolution du crédit, au début du siècle, force des convictions, comme elle excite aussi et plus encore des oppositions. Commentant l'apparition du crédit en France avec John Law, Charles Duclos, académicien moraliste, déplore «*qu'avant ce temps, qu'on peut nommer fabuleux, les particuliers n'espéraient de fortune que du travail et de l'économie...Aujourd'hui personne ne met de bornes à ses désirs.*»¹¹. Le crédit ouvre, en effet, à la catégorie du possible des horizons infinis. Dans le monde des finances, le rêve se traduira bientôt par des pratiques: intérêts composés, calcul des probabilités, techniques nouvelles de la prévoyance sont indissociables du vaste courant de pensée qui fait frémir les esprits¹². L'utopie actuarielle qui stimule les dernières décennies du siècle assurera que, grâce à la science et à la justice, l'argent fera le bonheur de l'humanité, que les sociétés, paisibles et prospères, vivront, selon le mot de Condorcet, dans «*l'équité financière*».

L'irruption du crédit, partout en Europe, au début du XVIIIème siècle, concentre donc toutes les attentions et stimule analyses et réflexions pour l'édification d'un appareil stable, doté d'instruments comme une banque nationale, un outil d'amortissement de la dette publique, le développement du papier-monnaie, la régulation du change. Dans les écrits abondants de John Law¹³, les phénomènes anormaux qu'il recense dans l'ordre des affaires, commerce et finances réunis, ne constituent, pour lui et par définition, que des exceptions à la règle immuable et sacrée de la circulation. John Law et ses émules, en France et ailleurs, définissent cependant un enchaînement des causes funestes de tous les dérèglements: les emprunts publics excessifs augmentent le poids de la dette qui, à son tour, provoque le risque de banqueroute. Symétriquement, la dévaluation de la monnaie d'une nation provoque la fuite des capitaux qui entraîne un taux de change et, partant, déchaîne les convulsions du commerce et de l'industrie. Dans cette logique, Dutot vers 1740, est, sans doute, l'un des rares à entrevoir, sinon à expressément formuler, un mécanisme des crises financières. «*La principale cause du défaut de circulation, écrit-il à propos de la chute du système de Law, venoit de l'affoiblissement des revenus du Roi et de l'augmentation de ses dépenses: il ne payoit ni les financiers ni les négocians desquels il avoit emprunté des sommes considérables; il leur accordoit des surséances, ou des sauf-conduits contre leurs créanciers, autre désordre qui dérangoit et troubloit encore extrêmement le commerce, dans lequel on ne voyait presque plus d'argent. Le crédit qui supplée à l'argent comptant était entièrement évanoui. Le discrédit était*

11 Charles Duclos, *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et Louis XV*, Paris, 1790-1791.

12 J.M. Thibaud, *Naissance de l'assurance-vie*, in *R.E.F.*, n°11, printemps 1990., etc.

13 John Law, *Oeuvres complètes, éditées par Paul Harsin*, 3 vol., Paris, Sirey, 1934.

*universel, le commerce anéanti, la consommation affoiblie de moitié, la culture des terres négligées; les ouvriers passaient à l'étranger.*¹⁴ Pour Dutot, disciple et défenseur de Law, les carences du système monétaire constituent la cause essentielle des désordres économiques et financiers, l'institution d'un ensemble cohérent et bien outillé permet de pallier ces inconvénients contingents.

Pour Turgot, vingt-cinq ans plus tard, *«c'est cette avance et cette rentrée continue des capitaux qui constituent ce qu'on doit appeler circulation de l'argent, cette circulation utile et féconde qui anime tous les travaux de la société, qui entretient le mouvement et la circulation du sang dans le corps animal. Car, si par un dérangement quelconque dans l'ordre des dépenses des différentes classes de la société, les entrepreneurs cessent de retirer leurs avances avec le profit qu'ils ont droit d'en attendre, il est évident qu'ils seront obligés de diminuer leurs entreprises, que la somme du travail, celle des consommations des fruits de la terre, celle des productions et du revenu seront d'autant diminuées, que la pauvreté prendra la place de la richesse et que les simples ouvriers, cessant de trouver de l'emploi, tomberont dans la plus profonde misère.»*¹⁵

396

Pourtant, la préoccupation de l'équilibre du système ne saurait diminuer au cours d'un siècle fertile en excès de toute sorte, au cours duquel l'accroissement de la dette publique apparaît aux principales nations comme le risque permanent d'une explosion générale.

Les Anglais, quoique munis de l'efficace mécanisme de la Banque d'Angleterre, partagent avec la France la même obsession des risques financiers et aussi la même croyance dans l'avènement de l'harmonie économique.

Néanmoins, ni David Hume, ni Adam Smith n'ont une perception explicite des crises et des cycles. Comme le note W.W. Rostow, Smith évoque seulement le principe de ce qu'il nomme l'*over-trading*, souvent commenté depuis et que l'on traduit péniblement en français:

«Quand les profits du commerce viennent à être plus forts qu'à l'ordinaire, l'envie d'entreprendre au delà de ses forces [overtrading] est une maladie qui gagne les gros marchands comme les petits. Ce n'est pas qu'ils envoient toujours hors du pays une plus grande quantité d'argent qu'à l'ordinaire, mais ils font tant au dedans qu'au dehors du pays des achats à crédit pour plus de marchandises que de coutume, et envoient ces marchandises à des marchés éloignés dans l'espoir que les retours leur rentreront avant les demandes de payement. Les demandes viennent

14 F. Dutot, *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1738.

15 A.R.J. Turgot, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, Paris, 1766. Oeuvres, ed. G. Schelle, Paris, 1913-1923.

avant que les retours soient arrivés et ils n'ont rien sous la main qui puisse leur servir ou à acheter de l'argent ou à offrir comme sûreté pour en emprunter. Ce n'est pas la rareté de l'or ou de l'argent mais c'est la difficulté que ces gens-là trouvent à emprunter et celle que leurs créanciers trouvent à se faire payer qui font dire à tout le monde que l'argent est rare.»¹⁶

Etudiant, en bon moraliste, les mécanismes de l'attente et des terminaisons dans le système de crédit, Smith en déduit quelques observations qu'il range, au nom de l'optimisme économique, parmi les lois naturelles. L'*over-trading* est une sorte de désordre de l'esprit, «*a general error*», que les traducteurs romantiques, plus tard, ont spontanément rendu, en français et selon leurs propres catégories, par le mot «*maladie*».

Time is money

L'image de la crise, empruntée au vocabulaire médical, crise de goutte ou d'épilepsie, est déjà communément utilisée, à l'époque, dans le domaine politique. Avant de trouver, plus tardivement, son emploi dans le discours économique, elle va connaître d'autres exploitations, lorsque le modèle physiologique, de plus en plus appliqué au fonctionnement du corps social, se perfectionne et se clarifie. Cette métaphore va courir l'Europe et, renforcée par la suite des événements, inspirer une nouvelle approche du temps, de la société et de l'argent.

397

En 1769, le philosophe et naturaliste suisse, Charles Bonnet, publie la *Palingénésie philosophique*, dont l'influence est vite manifeste et qui ira croissant, au début du siècle suivant. Sur la base des enseignements tirés de l'observation de la nature, des cycles de reproduction ou de mutations, il développe le principe d'une renaissance, d'un retour régulier des phénomènes.

Les philosophes allemands reprennent cette idée, Lessing s'en inspire, Herder en tire une nouvelle vision du monde et du temps, «*l'histoire universelle est une palingénésie de l'esprit humain qui se métamorphose et rajeunit à chaque grande époque nouvelle.*»¹⁷ Armé d'un optimisme invincible, Herder, comme tant de ses contemporains qui tiennent des propos identiques, assimile la société humaine au règne végétal et il se fait le chantre des révolutions salvatrices. «*Il faut à cette noble plante les caresses de l'orage pour fleurir... la semence qui a germé sous les cendres*

¹⁶ A. Smith, *La Richesse des nations*. Liv.IV, chap.1. trad.G. Garnier-A. Blanqui, Paris, Flammarion, 1991, t.II, p.22.

¹⁷ J.G. Herder, *Idées pour servir à la philosophie de l'histoire de l'humanité*, (*Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*), 1784-1791, trad.E. Tandel, Paris, Bruxelles, Leipzig, 1861.

*du bien n'en sera que plus belle...et lorsqu'elle a été arrosée de sang elle manque rarement d'éclorre en une fleur que rien ne peut flétrir...Les révolutions sont aussi nécessaires à notre espèce que les vagues au fleuve pour l'empêcher de devenir un marais stagnant.*¹⁸

En France, Condorcet, plus pacifiste mais aussi plus fermement convaincu, au contraire, de la course linéaire et exponentielle du progrès, n'en évoque pas moins «*ces révolutions paisibles dont la main lente du Temps conduit la marche insensible*». En se référant aux projets utopiques de Francis Bacon quelque deux siècles plus tôt, il constate que désormais «*on sait employer ce moyen si puissant que la nature semblait s'être réservée à elle seule, le temps.*»¹⁹

L'aphorisme célèbre prêté à Benjamin Franklin, *Time is money*, pourrait trouver sans doute, dans les spéculations intellectuelles de ses amis du moment, une part de sa justification. La réflexion commune sur le temps se nourrit, en effet, du processus de «*cross-fertilization*» qui caractérise la période, lorsque les théories philosophiques, mathématiques, politiques, s'entrecroisent, en Europe et par delà l'Océan, pour célébrer à la fois le culte de la nature et de la démocratie. Dans ces années 1780, les mêmes hommes, de retour souvent d'une expédition libératrice en Amérique, font en même temps la promotion de la vaccine, de la statistique et des techniques financières de la prévoyance sur le vieux continent. Comme le rappelle Condorcet, «*les applications du calcul des probabilités font présager combien elles peuvent concourir aux progrès des autres sciences...combien les recherches sur la durée de la vie des hommes...ne peuvent-elles pas être utiles à la connaissance physique de l'homme, à la médecine, à l'économie publique...combien de questions importantes dans cette science (l'économie publique) n'ont pu être bien résolues qu'à l'aide des connaissances acquises sur l'histoire naturelle, sur l'agriculture, sur la physique végétale, sur les arts mécaniques ou chimiques !*»²⁰

À la veille de la Révolution, à une époque où les progrès des idées et des techniques ont ainsi permis d'améliorer certaines analyses, l'idée de la crise commence donc de trouver une première formulation explicite dans le domaine de l'économie politique et des finances publiques.

Les progrès de la démographie, qui avancent notamment en parallèle des perfectionnements de la rente viagère, engendrent la conception nouvelle du cycle de vie, cadre des développements rapides de l'assu-

18 *Idées*, 1,9, ch.1.

19 J.B. Condorcet, *Fragments sur l'Atlantide ou efforts combinés de l'espèce humaine pour le progrès des sciences*, add. à *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, *Oeuvres complètes*, Paris, 1804.

20 cf. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Vrin, 1970.

rance-vie et des pensions de retraite. Jean de La Rocque, par exemple, lorsqu'il construit son grand projet de *Caisse d'épargne du peuple*²¹ esquisse, au travers des mécanismes de prévention qu'il met en œuvre, une première figuration et des crises financières et de leur risque de retour régulier, par le jeu des forces structurelles et notamment la force d'inertie de la dette publique. Un autre auteur, un commis anonyme des finances, dont la R.E.F. a déjà publié quelques écrits inédits²², aborde plus explicitement la question des crises financières - et sans doute est-il, sous bénéfice d'inventaire, parmi les premiers à utiliser précisément le mot lui-même. «*Toutes les fois qu'en France, explique ce conseiller de Calonne, vers 1785, l'argent s'est resserré - et il ne se retire que lorsque la confiance se retire - le commerce ne tarde pas à s'apercevoir du défaut de circulation et est presque toujours exposé à des crises qui le fatiguent et qui l'épuisent.*» Pour cet homme, comme pour ses prédécesseurs, l'origine des désordres tient «*à la fermentation qui a agité les esprits à ces époques*», la solution découlera d'un retour à la bonne règle de la Providence ou de son nouveau substitut séculier, l'Etat-prévoyance : «*Il me semble que le gouvernement ne peut voir avec indifférence des actes qui tendent à compromettre et le crédit privé et le crédit public, et qu'il n'est pas de mesures qu'il ne doive prendre pour détruire un écueil qui expose à des naufrages.*»

A cette vision d'un ordre divin ou naturel solidement établi et que doit atteindre, à force des perfectionnements de l'esprit humain, toute nation qui se respecte, s'ajoute la dimension utopisante des Lumières, la croyance dans l'avènement du bonheur universel.

399

La fascination des intérêts composés persuade Richard Price, en Angleterre, qu'un penny pourra produire, en quelques décennies, de fabuleux trésors, tandis qu'en France un Mathon de la Cour, ami de Franklin et de Condorcet, affirme que l'accumulation multiséculaire de quelques écus ramènera le paradis sur Terre²³. Pourtant, dans un autre ouvrage, le même Mathon observe déjà que l'augmentation de la richesse n'est pas nécessairement égale pour tous. «*L'or et l'argent qu'on ne cesse de tirer des entrailles de la terre se répandent dans l'Europe et y augmentent la masse du numéraire. Les nations n'en deviennent peut-être pas plus réellement riches mais leurs richesses deviennent plus volumineuses; le prix des denrées et de toutes les choses nécessaires à la vie augmente successive-*

21 J.M. Thiveaud, *Crédit, épargne, prévoyance à la veille de la Révolution*. in: *Etat, finances et économie pendant la révolution française*, Comité pour l'histoire économique et financière, Paris, Impr.Nat., 1991.

22 A.N. K 910, 18. «*Projet de banque nationale...*, extraits publiés dans les numéros 10 et 20 de la *Revue d'économie financière*.

23 J.M. Thiveaud, *Crédit universel et utopies financières; rêves d'actuaire au siècle des Lumières*, in: *R.E.F.*, n°14, hiver 1990.

ment; il faut donner plus d'or et plus d'argent pour avoir un pain, une maison, un habit. Les salaires n'augmentent point d'abord dans la même proportion. Les hommes sensibles observent avec douleur que lorsque le pauvre aurait besoin de gagner davantage pour vivre, ce besoin même fait quelques fois baisser les salaires ou du moins sert de prétexte pour les maintenir longtems à l'ancien taux qui n'est plus proportionné à celui des dépenses; et c'est ainsi que les mines d'or fournissent des armes à l'égoïsme des riches, pour opprimer et asservir de plus en plus les classes industrielles et nourricières des artisans et des laboureurs.»²⁴

Cette légère fausse note dans le concert ambiant d'une perfectibilité indéfinie, auquel Mathon participe par ailleurs bien volontiers, trouve bientôt un écho tonitruant dans les événements qui secouent la France et l'Europe, sous les coups répétés de la Révolution, attendue par les philosophes comme source de rajeunissement et dont chacun éprouve les effets mortifiants.

Newton, Fourier, Saint-Simon, Sismondi et l'âge d'or des promesses

La Révolution française, dans sa réalité politique et sociale et avec ses prolongements tyranniques, bouscule ainsi brutalement la notion idéale du progrès irréversible et renforce la vision «palingénésique».

400

Les philosophes sont les premiers à rendre compte de cette perturbation des esprits lorsqu'ils découvrent que le bonheur dont le siècle avait espéré l'avènement a pris des couleurs aussi inattendues que tragiques. En France, au tournant du siècle, les penseurs de tous bords vont consacrer cette leçon de l'expérience et mettre un terme à la vision béatifique des Lumières qui promettait le paradis sur Terre. «Idéologues», amis de Condorcet, comme Cabanis ou Destutt de Tracy, «théocrates» comme Joseph de Maistre ou Chateaubriand, libéraux ou spiritualistes comme Ballanche ou Benjamin Constant, tous font ensemble l'option d'un nécessaire renouvellement dans la rupture. «*Comment savons-nous, demande Joseph de Maistre en 1796, qu'une grande révolution morale n'est pas commencée ?*»²⁵

L'Europe frémit unanime à la proclamation romantique d'Hölderlin, en 1797 : «*Sainte Nature, ô ma Divinité... Partout que la métamorphose s'accomplisse! Tout doit rajeunir!*»²⁶

²⁴ Mathon de la Cour, *Collection des finances; Observations sur l'accroissement et les progrès des revenus publics, des dépenses de l'Etat, de la dette nationale, des ventes viagères, des anticipations, etc.*, Lyon, 1788.

²⁵ J. de Maistre, *Considérations sur la France*, Londres, 1796.

²⁶ Cf. F. Hölderlin, *Hyperion*, 1797; *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 1967.

Une nouvelle société se constitue et Henri de Saint-Simon, dans l'un de ses premiers écrits, en 1803, place sa nouvelle organisation sous le haut patronage de Newton, représentant de Dieu sur Terre. Fourier, quelques années plus tard, revendiquera, à son tour, la même protection de Newton pour inventer «la boussole sociale». L'idée de la perfectibilité indéfinie, lancée jadis par Locke, prouvée plus récemment par Condorcet, est sévèrement mise en cause par les événements, il faut transiger avec le temps. Sans rejeter l'optimisme du progrès des Lumières, Saint-Simon expose une loi du développement par étapes, avec des ruptures et des retours. L'histoire est clairement divisée en «*périodes critiques*» et «*périodes organiques*» ou «*harmoniques*», dont les fluctuations conduisent cependant l'humanité vers l'âge d'or des promesses. L'histoire, chez Saint-Simon et ses premiers collaborateurs, Augustin Thierry et Auguste Comte, peut-être interprétée par la science économique, puisque «*la société toute entière repose sur l'industrie...la politique est...la science de la production*»²⁷. Sur ce point, les saint-simoniens divergent très tôt des perspectives classiques développées par A. Smith puis J.B. Say. A un monde économique formé essentiellement de consommateurs, autour desquels s'organisent production et échanges, Saint-Simon oppose sa société des producteurs dont le but est l'accroissement de la «*richesse sociale*», où la performance se mesure non point par la sanction des consommateurs mais par l'importance du crédit que les industriels sont capables d'obtenir des banquiers, l'émulation se substitue à la concurrence.

401

Chez les économistes réputés «classiques», la prise de conscience des mutations sociales semble plus tardive et lorsqu'en 1803, J.B. Say publie son premier *Traité d'économie politique*, il renoue avec l'optimisme des Lumières et confie à la raison le soin de fixer et de maintenir les lois qui assureront l'équilibre rêvé. Trois ans plus tôt, en 1800, il avait écrit *Olbie*, une aimable utopie fondant le pays du bonheur. «...*Pour se former de bonnes mœurs, disait-il, la situation la plus favorable dans laquelle une nation puisse se trouver est celle où l'opulence excessive est aussi rare que l'extrême indigence...Aussi le premier livre de morale fut-il pour les Olbiens un bon traité d'économie politique*»²⁸

En cette même année 1800, J.G. Fichte avait donné à Berlin son *Essai philosophique comme annexe à la doctrine du droit...L'Etat commercial fermé*. Ses conceptions, qui suivent et les *Considérations... sur la Révolution française* de 1793 et le *Fondement du droit naturel* de 1796, viennent faire écho aux pressentiments de Mathon de la Cour et apportent une note discordante dans le concert euphorique de la prospérité certaine. Fichte

27 H. de Saint-Simon, *L'Industrie. prospectus*, Paris, avril 1817.

28 J.B. Say, *Olbie ou essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*, Paris, 1800.

ne développe pas précisément le thème des crises mais toute sa construction politico-économique a pour unique but la prévention et l'éradication des accidents de la production et de l'échange. Son traité, qui mériterait une nouvelle analyse dans le contexte d'aujourd'hui, est souvent présenté comme une expression anticipée des économies planifiées lorsqu'en vérité il paraît davantage conçu comme un préservatif contre le risque des crises et de leur répétition périodique.

En fait, la progressive formulation de la notion de crises se joue à la marge du discours dominant des «Fondateurs» de la science économique, chez ceux que Ch. Gide et Ch. Rist nomment «*les adversaires*»²⁹.

A coté de Fichte ou de Saint-Simon et dans des termes très différents, Charles Léonard Simonde de Sismondi (1773-1846) figure ainsi incontestablement aux rangs des pionniers de cette théorisation de la crise dont il est le premier à conduire vraiment l'analyse. Sa position, contestée par les économistes du moment et qu'il a exprimée en forme d'antithèse aux théories de J.B. Say et de Ricardo, apparaît au reste comme une sorte de revirement dans la pensée de son auteur. Et, à ce titre, elle est d'autant plus intéressante. Sismondi revient, en effet, dans cette période, à ses premiers amours de l'économie qu'il avait délaissées depuis de nombreuses années pour se consacrer à l'histoire et à la philosophie politique. Sa jeune gloire avait tenu à la publication, en 1803, à Londres où sa famille s'était provisoirement réfugiée, d'un traité *De la richesse commerciale, ou nouveaux principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce*. Cet ouvrage avait pour seul avantage d'être le premier essai de vulgarisation d'Adam Smith en langue française, publié quelques mois avant le traité de J.B. Say. Ce succès avait fait de lui un adepte de Smith, au point que, vers 1816, l'*Encyclopedia Britannica* s'adressa à lui pour rédiger la notice sur l'économie politique. Il en profita pour réexaminer ses opinions de jeunesse à la lumière des événements qui s'étaient déroulés depuis 1803 et en contrepoint des thèses que publiait Ricardo, dans le même moment, dans les *Principles of Political Economy* de 1817. Longtemps amoureux inconditionnel de l'Angleterre, Sismondi modifie assez radicalement sa pensée. L'observation des années violentes qui avaient secoué l'Europe de Napoléon, ses travaux parallèles sur les Constitutions, les riches échanges avec des personnalités d'horizons différents - ami de Mme de Staël et de Benjamin Constant, il habite longtemps à Coppet et y rencontre une foule de gens - autant de motifs qui bousculent ses premières convictions. En 1819, il publie ses *Nouveaux principes d'économie politique* et choisit l'exemple de l'Angleterre pour exposer ses considéra-

29 C. Rist et Ch. Gide, *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*, 7ème. éd., Paris, Sirey, 1959.

tions réformées par l'histoire récente. *«Une seule nation voit contraster sans cesse sa richesse apparente avec l'effroyable misère du dixième de sa population, réduite à vivre de la charité publique... Et si ces réflexions ne peuvent lui être utiles à elle-même, du moins estimerai-je avoir servi l'humanité et mes compatriotes en montrant les dangers de la carrière qu'elle parcourt et en établissant par son expérience même que faire reposer l'économie politique sur une concurrence sans bornes, c'est autoriser les efforts de chacun contre la société, et sacrifier l'intérêt de l'humanité à l'action simultanée de toutes les cupidités industrielles.»*

Sismondi démonte alors et le sacrosaint principe de la théorie des débouchés et le *«fatalisme ébéré de Ricardo»* qui prétend, dit-il, *«que tout est égal et que rien ne fait mal à rien»*. Partant d'une étude des composantes des sociétés et de leur rapport respectif à la production et la consommation, il en déduit l'absurdité fondamentale d'un système en marche vers un horizon de richesse sans limites. Renouant avec les analyses philosophiques antiques de l'enrichissement sans bornes, et avec les analyses pré-révolutionnaires du Lyonnais Mathon de la Cour, il réhabilite ainsi la *«chrématistique»* dont il est, semble-t-il, le premier à forger le terme en français, sinon à utiliser le concept tombé en désuétude par excès de casuistique. Pour défendre sa thèse de *«l'engorgement du marché»*, Sismondi introduit la notion des crises commerciales, en se fondant sur les exemples subis par l'Angleterre depuis le début du siècle. *«La consommation, écrit-il, n'est point la conséquence nécessaire de la production; l'engorgement des marchés est au contraire le résultat inévitable du système où l'on se précipite.»*

403

Dans une édition ultérieure en 1826, Sismondi prendra appui sur de nouveaux événements tout récemment constatés pour systématiser ses conceptions et dégager, sinon une périodicité précise, du moins le caractère répétitif voire inéluctable des crises.

«Sept ans, écrit-il, se sont écoulés depuis la première édition de cet ouvrage et les révolutions commerciales qui se sont succédées dans cet intervalle ont à mes yeux confirmé toujours plus la doctrine que chez les nations opulentes la production était souvent déterminée non par les besoins mais par l'abondance des capitaux et qu'alors, dépassant bientôt la consommation, elle produit une détresse cruelle.»

Commentant les effets des crises qu'a connues l'Angleterre depuis les conflits avec Napoléon, tandis que ses objecteurs lui opposent le mouvement de redressement régulier de l'économie britannique, Sismondi développe plus avant ses arguments, sur la base de la dernière crise : *«Jamais les manufactures anglaises n'ont eu plus de commandes que durant cette spéculation de 1825 qui a si fort étonné le monde; mais quand les capitaux ont été dépensés et que le moment de payer est venu, tout à coup*

le voile est tombé, l'illusion a cessé et la détresse a recommencé bien plus forte qu'elle n'était en 1818. En effet, la production s'était encore démesurément accrue, la production manufacturière n'avait cessé d'augmenter... la crise est donc revenue plus forte que jamais; point de commandes dans les manufactures, point de débit, des salaires insuffisants offerts aux ouvriers dont un grand nombre ne peut même trouver aucun ouvrage; les capitaux des manufacturiers entièrement engagés dans leurs produits ouvrés qui encombrant les magasins; tels sont les signes de la détresse actuelle et de la disproportion croissante entre la production et la consommation".

Les thèses de Sismondi se heurtèrent à une désapprobation massive dans les rangs de l'économie orthodoxe, attaquant Malthus et Ricardo, il est violemment critiqué par J.B. Say. Mais, il faut lui rendre cet hommage posthume d'une clairvoyance que ni Malthus ni Ricardo n'avaient su exprimer.

Dans ses *Principles of Political Economy and Taxation*, en 1817, Malthus note que «le progrès des sociétés s'opère par des mouvements irréguliers et que ne pas prendre en compte les causes de ces variations qui, tous les huit ou dix ans, sont ou bien un stimulus ou bien un coup d'arrêt pour la production et la population revient à ne pas prendre en compte les causes de la richesse et de la pauvreté des nations.» Il reprend la même idée, à la fin des ses «*Principes d'économie politique*», en 1820, en comparant ces fluctuations à celles de la vie individuelle mais n'en tire aucune conclusion.³⁰

Ricardo n'a pas une analyse plus approfondie de phénomènes qu'il rattache, dans la vieille tradition des «*Economistes*», à la contingence des saisons ou des guerres.³¹

Sismondi qui critique cet aveuglement n'en passe pas moins pour un excentrique, à l'époque et pour longtemps. Il ne fait école que dans les groupes marginaux voire extrémistes, entre les saint-simoniens et les économistes catholiques ultra, comme de Villeneuve Bargemont. Il ne connut pas la gloire qu'il escomptait, mais son influence ne fut nullement négligeable. Si l'on sait l'usage qu'en firent Marx et Proudhon, par un détournement ou une adaptation que redoutait Sismondi, qui était rien moins qu'un révolutionnaire, il est plus difficile de mesurer, pour l'instant, l'impact de ses idées sur les économistes du moment. Au moins sommes-nous sûrs que ses travaux ont été largement diffusés et commentés, et qu'ils étaient, incontestablement, «dans l'air du temps».

³⁰ T.R. Malthus, *Principles of Political Economy and Taxation, etc.*, cité par W.W. Rostow, loc. cit., p.64.

³¹ *ibidem*, p.85-86. Rostow cite le ch. XIX des «*Principles*», «*On Sudden Changes in the Channels of Trade*», qui est explicitement l'objet de la controverse avec Sismondi.

Le crédit universel : un talisman pour conjurer la crise

La preuve en est, et largement de son vivant, dans la reprise de maints de ses thèmes par les disciples de Saint-Simon, qui honorent volontiers Sismondi et se réclament de ses idées, même si lui-même s'en défend.

La communauté de vue, entre Sismondi et Saint-Simon ou les siens, ne se borne pas aux seuls domaines de l'économie politique et elle se fonde surtout dans cette famille de pensée qui caractérise le début du XIX^{ème} siècle, unie dans une même vision de l'histoire, dans un même rapport entretenu avec la temporalité. L'économie y puise bien évidemment l'inspiration pour ses propres lectures du monde et de l'organisation des sociétés, même si le plus grand nombre des économistes officiels tarde à intégrer les données de la philosophie politique ou morale, de l'histoire ou des mathématiques dans ses grilles d'analyse.

Le point de divergence, déjà souligné plus haut, celui qui sépare Saint-Simon et son école des fondateurs de l'économie politique, semble très nettement se former dans la prééminence accordée à la production, au crédit qui la supporte. En 1825, dans les pages de la première publication éphémère du *Producteur*, Enfantin donne un article spécifique *De la crise des fonds publics, de la spéculation en général, et du jeu à la Bourse*, exemple parmi d'autres de ce mode de pensée. Il reprend le principe exposé, en 1819, par Sismondi : «*Lorsqu'une demée encombre le marché, son prix s'avilit, le producteur souffre, le travail est mal distribué; quelle que soit la cause de cette surabondance, qu'elle provienne d'un développement momentané des forces végétales du sol ou de l'action volontaire de l'homme sur la nature, la production est découragée: le travail cesse; avant qu'une nouvelle direction soit prise, il y a perte de temps et de force, nuisible à la richesse sociale.*»

405

Comme Sismondi qui avait commencé sa carrière dans la banque à Lyon puis à Londres, le groupe saint-simonien est largement composé de professionnels de la finance et de l'industrie mais tandis que le premier a tiré de ses expériences pratiques une certaine forme de scepticisme, les autres célèbrent, avec leur maître Henri de Saint-Simon, le nouveau monde industriel où les banquiers marchent devant. Ils ont en partage cette foi dans l'argent qui fera le bonheur de l'homme, autre formulation paradoxale de leur nouvelle religion.

Les saint-simoniens participent ainsi davantage de l'optimisme des Lumières et lorsqu'ils déploient leur vision utopisante du bien-être et de l'amour universels, ils prennent moins en compte, contre le pessimisme fataliste de Sismondi, le caractère systémique et inéluctable de la crise. Ils cherchent, dans des conditions certes différentes mais assez voisines de celles qui animaient le XVIII^{ème} siècle, à prévenir sa répétition et à enrayer finalement l'occasion de crise.

«Ces dangereuses oscillations de l'industrie souffrante, poursuit Enfantin, peuvent quelquefois être prévues; s'il dépend d'un moment de désordre dans les rapports du producteur et du consommateur; si les produits enfin ne dépassent pas les besoins et les moyens de les satisfaire, des spéculateurs habiles se présentent, ils retirent provisoirement la denrée du marché, le prix avili s'élève, la production qui se décourageait n'est pas suspendue, les besoins restent les mêmes et veulent être satisfaits: la denrée s'écoule petit à petit, et comme elle a continué à être produite, les spéculateurs, en vidant leurs magasins, font un peu rebaisser les prix, et maintiennent l'équilibre entre le producteur et le consommateur, ou plutôt entre le prix de vente et les frais de production.»

Le crédit universel, instrument essentiel dans cette quête de l'harmonie saint-simoniennne, sert de talisman pour conjurer le phénomène de la crise. Dans la filiation, d'ailleurs objectivement reconnue, des penseurs financiers de la veille de la Révolution, les saint-simoniens croient que la surproduction provient d'une mauvaise circulation du crédit. Le crédit est le mécanisme de régulation par excellence «des oscillations de l'industrie», plus on le portera à sa perfection, moins les crises se produiront.

«Nous croyons fermement, écrit Enfantin, que tant qu'il ne se présente sur un marché que des capitalistes ou des industriels, apportant dans la spéculation le crédit qui leur est propre et les capitaux qu'ils possèdent, il n'y aura jamais de crise, ou du moins on ne pourra donner ce nom aux oscillations dans les prix, qui renfermés dans d'étroites limites, entretiennent le mouvement moral de l'industrie et garantissent son développement du désordre et de la confusion; mais lorsque, dans des circonstances particulières, les industriels et les capitalistes pressés eux-mêmes de trouver des acheteurs, laissent surprendre leur confiance et font crédit aux hommes qui ne leur présentent aucune garantie, aux joueurs qui ne peuvent donner aucune preuve d'un travail passé, ni aucune espérance de travail pour l'avenir, on ne doit plus s'étonner du désordre qui règne dans le marché. La cause du mal, ou de la peur qui produit le mal, n'est pas dans l'absence du numéraire ou des moyens de crédit tels que les banques et les circulations; le numéraire, le crédit et les moyens de crédit, ne doivent servir qu'aux travailleurs; car les joueurs ne savent pas et ne peuvent pas employer des instruments de production, ils dénaturent l'action. Et l'alliance de deux éléments aussi disparates, le jeu et le travail, est nécessairement la seule cause de désordre et de crise».

Les saint-simoniens croient donc fermement que la crise peut être guérie et que son apparition pourra être un jour éradiquée. Ils inscrivent le phénomène dans leur propre vision de l'histoire, la crise est un signe de l'état provisoirement imparfait de la civilisation industrielle dont ils sont

les hérauts ou les promoteurs. Elle vient naturellement trouver sa place dans cette représentation cyclique de l'histoire propre à Saint-Simon qui divise précisément les âges de l'humanité entre des périodes harmoniques et des périodes critiques. La crise est non point un accident mais une sorte de tare de jeunesse de cette société en marche vers l'âge d'or, son immuabilité ne saurait être admise, son caractère structurel n'est associé qu'à une conjoncture intermédiaire, à une étape de croissance.

Les échanges actifs entre la communauté saint-simonienne et différents groupes d'économistes poussent la réflexion en avant et leurs idées sont reprises, pour discussion, par certains de leurs partenaires. anglais notamment, comme Stuart Mill et Tooke qui vont davantage, eux aussi, s'intéresser aux mécanismes des crises bien plus qu'à ceux de leur reproduction³². D'autres penseurs, à la marge de l'économie politique proprement dite, méditent sur les lois de la continuité et de la circularité des phénomènes. Parmi les Français, la figure singulière de Pierre Leroux mériterait assurément un détour.³³

Mais, là encore, les progrès dans l'élaboration de nouvelles théories économiques vont profiter des avancées parallèles dans d'autres disciplines, l'histoire et la statistique tout particulièrement.

La prise en compte des rythmes de l'histoire, le calcul des périodicités, la statistique des répétitions, la dissection du temps sous toutes ses formes participe de la construction de cette science historique qui domine le siècle. L'histoire est au cœur de tout savoir et sous tend toute action, «*il faut savoir pour prévoir et pour voir*» explique Auguste Comte, le philosophe du Progrès de l'Humanité, le maître du positivisme régnant. Les scissions du temps organisent les sociétés humaines. «*la perpétuité sociale*» est le fondement élémentaire qui rattache «*de la manière la plus directe et la plus irrésistible l'avenir au passé*». ³⁴ Le modèle physiologique demeure l'axe de cette nouvelle religion du progrès: «*Dans tous les phénomènes sociaux on observe l'influence des lois physiologiques de l'individu et, en outre, quelque chose de particulier qui en modifie les effets et qui tient à l'action des individus les uns sur les autres, singulièrement compliquée, dans l'espèce humaine, par l'action de chaque génération sur celle qui la suit*». ³⁵ Au cycle de vie repéré au milieu du siècle précédent, le positivisme ajoute la figure des générations qui trouvera son illustration financière, dans la seconde moitié du siècle surtout, au travers et des politiques

³² Thomas Tooke publie, en 1838, *A History of Prices and of the State of the Circulation* qu'il poursuivra et augmentera dans des éditions ultérieures.

³³ En attendant, voir p.e. : D. Owen Evans, *Le socialisme romantique*, Paris, M. Rivière, 1948.

³⁴ A. Comte, *Cours de philosophie positive*, IV, éd. Schleicher, Paris, 1908.

³⁵ *ibidem*, 1ère leçon.

d'emprunts publics et de l'organisation du drainage de l'épargne pour l'organisation des systèmes étatiques de prévoyance, en France et en Allemagne plus spécialement.

«*Notre progression sociale, explique Comte, repose essentiellement sur la mort, c'est à dire que les pas successifs de l'humanité supposent nécessairement le renouvellement continu...des agents du mouvement général.*» Ce constat sert de base à un ensemble de considérations démographiques, sociologiques, économiques et politiques et stimule davantage la passion collective pour l'observation et la mesure du temps. A. Comte ira jusqu'à dresser, en 1849, un nouveau plan de calendrier fixe, salué jusqu'à nos jours en Amérique³⁶. Stuart Mill reprend les idées de Comte dans sa *Méthode historique*, en reliant «*les généralisations de l'histoire aux lois de la nature humaine*», pour établir les deux règles de la statique et de la dynamique sociales, fondements d'une vision systémique du monde et de l'humanité. «*Chacun des nombreux éléments sociaux, cessant d'être envisagé d'une manière absolue et indépendante, doit toujours être exclusivement conçu comme relatif à tous les autres, avec lesquels une solidarité fondamentale doit sans cesse le combiner intimement.*»³⁷

408

L'analyse appliquée aux diverses étapes de la vie des sociétés s'applique ainsi spontanément à l'activité politique. Le dénombrement, la mesure et les conditions de développement des crises politiques concentrent les travaux du philosophe italien, Giuseppe Ferrari (1812-1876), longtemps réfugié en France pour cause de carbonarisme. Emule de Saint-Simon et de Pierre Leroux, lecteur de Vico, il est l'élève de Romagnosi qui publie, en 1834, un traité *Des lois de la civilisation*. Acteur très militant des mouvements révolutionnaires qui secouent l'Europe, G. Ferrari s'intéresse surtout à la philosophie et à l'histoire politique, entre la publication, en 1851, de sa *Philosophie de la révolution* et celle, en 1874, de sa *Teoria dei periodici politici*, pour déterminer les modalités d'apparition et de gestion des crises politiques. «*Le monde va toujours son train, écrit-il, et pas plus que les règles de arte amandi, celles de la politique n'augmentent ni ne diminuent le nombre des révolutions réclamées par l'histoire.*» Comme tous les auteurs de la période, toutes disciplines confondues, il prend les mètres du cycle de vie et des générations pour étalon de ses calculs de périodes. Ferrari considère que l'histoire est le résultat de la rotation de la période dont il dessine des cycles de 125 ans, rythme commandé par la politique qui mène le monde.

Des approches comparables sont conduites en France par un autre

³⁶ Un calendrier de treize mois de vingt-huit jours suivis d'un jour blanc.

³⁷ J. Stuart Mill, *Logique*, t.II

amateur des sciences politiques, Justin Dromel, formé par A. Comte et qui publie en 1861, *La loi des révolutions*³⁸, intégrant statistiques démographiques, calculs mathématiques et observations politiques. Dromel conçoit lui aussi des modèles cycliques sophistiqués, avec des cycles couplés de trente ans qui rejoignent la mesure traditionnelle des générations humaines.

Ce goût des périodisations et des références physiologiques se prolonge tard dans le siècle et enflamme aussi bien les mathématiciens. Cournot, par exemple, consacra une part non négligeable de son œuvre à examiner l'éventualité de «*coupures naturelles*» dans les différentes manifestations du génie humain, de la littérature à la politique.

Dans la classe des économistes, le grand moteur de la réflexion devient, à partir des années 1830 et de façon accélérée dans les années 1840, le courant régulier des événements, cette succession de phénomènes aberrants qui après avoir perturbé l'Angleterre dans les quinze ans précédents, affectent désormais les Etats-Unis puis certains pays d'Europe et déstabilisent les certitudes harmoniques. Le jeune Marx y trouvera de bons sujets de méditation.

En France, vers 1840, le fait de la «*crise*», crise d'argent, crise financière, crise commerciale, selon les diverses manifestations et appellations, occupe une large part des discussions dans les cercles des économistes mais les points de vue sont très hésitants.

409

En 1841, le gouverneur de la Société générale de Bruxelles, attire l'attention de la Chambre des représentants: «*Nous sommes à la veille d'avoir des crises d'argent*». Son cri d'alarme est vite commenté par les sociétés savantes qui de France et d'Europe voient encore volontiers dans *Les plaintes vagues du comte Meëus* un rélent des doctrines mercantilistes d'antan.³⁹ Les désordres répétés au cours des dernières années de la décennie inquiètent davantage et mobilisent une réflexion plus organisée. La nécessité, déjà exprimée par maints économistes, de déceler les causes de ces accidents s'impose d'autant plus que l'on commence de remarquer l'augmentation de leurs occurrences. Mais la tonalité demeure très optimiste. «*Si nous sommes moins entreprenants, comme négociants, comme manufacturiers, comme navigateurs, et si nous ne courons pas les chances de fortune qui tentent si souvent nos rivaux*», écrit, en 1847, Horace Say, *nous recueillons d'un autre côté les fruits de notre prudence: les crises commerciales sont chez nous moins fréquentes et ont surtout des consé-*

³⁸ J. Dromel. *La loi des révolutions, les générations, les nationalités, les dynasties, les religions*, Paris. Didier. 1861.

³⁹ cf. *Journal des Economistes*, vol. 1, 1842, pp.232-233.

quences moins graves que partout ailleurs...»⁴⁰ Le mal est néanmoins désigné et son évocation rappelle ces différences de fond qui opposent économistes libéraux et socialistes romantiques : «*Nos affaires intérieures s'en trouveraient même rarement atteintes, sans les circonstances étrangères au commerce régulier, qui font porter les spéculations et le plus habituellement l'agiotage sur les rentes et sur les actions diverses qui se négocient à la Bourse.*» Commentant ainsi la «crise financière» et le rôle respectif de la Banque de France et du Trésor, Horace Say débusque le vieux «*diable d'argent*» et dénonce les méfaits du crédit, germe de toutes les maladies économiques. Cette conception est soutenue par nombre d'économistes qui en trouvent la vérification dans les crises à répétition de l'Angleterre et dans les mesures thérapeutiques choisies par le gouvernement en réformant drastiquement, en 1844, plus doucement dans les années suivantes, la Banque d'Angleterre.⁴¹

Cette association des dysfonctionnements du système financier à l'apparition des crises, quoique disputée par certains, est une ferme conviction pour la plupart des économistes qui s'affichent disciples de J.B. Say.

Lorsqu'en 1848, Charles Coquelin publie son ouvrage *Du Crédit et des banques*, il est accusé d'hérésie. «*Les crises commerciales*, écrit-il en effet, *ne sont réellement pas autre chose que des disparitions momentanées du crédit...Est-ce à dire que le crédit soit une source de mal ?...Ce serait l'avis des moralistes qui ont prêché le mépris des richesses; est-ce celui des économistes et des hommes d'Etat ? A ce compte...pour ne pas exposer les agriculteurs aux ravages de la grêle, ils devraient leur défendre de cultiver les champs...*» Grand observateur de ces phénomènes, Coquelin leur consacre une notice du *Dictionnaire de l'économie politique*, elle-même aussitôt vilipendée par les économistes en place. «*Il semble qu'au lieu de se faire des crises commerciales une arme contre l'usage même du crédit*, écrit Coquelin, *on devrait plutôt...les considérer comme la juste mesure des avantages qu'il assure tant qu'il existe...Après tout, l'unique résultat de la retraite du crédit est de ramener brusquement la société au point où elle se serait trouvée en tout temps si elle avait toujours été privée de son concours.*»

Cette position, quoique minoritaire autour de la Révolution de 1848, n'est pas limitée à quelques dissidents et elle tend à gagner davantage d'adeptes parmi les économistes, vers le milieu des années 1850. La mobilisation du crédit par Napoléon III, les problèmes monétaires crois-

40 H. Say, *La crise financière et la Banque de France*, in: *Journal des économistes*, T.XVI, mars 1847.

41 G. de Molinari, *La crise financière et commerciale en Angleterre*, in: *Journal des économistes*, T.XVII, juillet 1847; L. Faucher, *De la crise financière dans la Grande-Bretagne*, *ibidem*, T.XVIII, novembre 1847.

sant, les crises répétées à l'étranger fournissent de nouveaux motifs d'approfondissement.

Chez les statisticiens, nourris eux-aussi de positivisme, la lecture de la périodicité des phénomènes enregistrés dans leurs relevés statistiques constitue, depuis longtemps, un exercice de choix. Très tôt, dès le début du siècle, la cohorte des statisticiens amateurs ou de profession part en chasse de tous les faits capables d'une observation et d'un recensement sur de plus ou moins longues périodes. La statistique médicale ou hygiénique renforce le discours politique ambiant sur «la question sociale», la statistique agricole passionne tous les Bouvard et Pécuchet de ce temps, celle de la criminalité ou de la moralité, et que l'on nomme familièrement l'astrologie judiciaire, devient un jeu de salon. La démographie s'impose et le grand Charles Dupin expose, très scientifiquement dans ses cours du Conservatoire des arts et métiers, comment la caisse d'épargne est un préservatif contre l'alcoolisme et le crime et il vérifie, chiffres à l'appui, comment l'épidémie de choléra a moins frappé les villes dotées de ces vertueuses institutions.

Le renouveau des calculs des probabilités, dans ces mêmes années permet de mieux développer l'analyse temporelle et de jongler ainsi entre méthodes déductives et inductives pour l'explication des faits naturels et sociaux.

Dans les années 1840, l'un des maîtres européens du moment, l'astronome, mathématicien et moraliste belge Quételet, mobilise les statisticiens de tous les pays sur la recherche globale des périodicités, en croisant les différentes données collectées. «*Parmi les faits variables qu'on observe à la surface de notre globe, écrit-il en 1842, les plus remarquables sont certainement ceux qui obéissent à des lois de périodicité... Ces phénomènes, jusqu'à ce jour, ont été considérés isolément et ont trouvé place dans les différentes branches des sciences, selon la spécialité des observateurs qui s'en occupaient... On n'a pas songé, que je sache, à les observer simultanément.*»⁴²

La grande idée, chère à Quételet et à la plupart des savants contemporains dans les diverses disciplines, vise à transposer les lois de périodicité fixées depuis longtemps dans l'ordre de la nature, sur le registre des faits sociaux, économiques et politiques, grâce à des calculs incontestables. Même dans cette époque de scientisme militant, le pari est immense car, dans une longue tradition adaptée par les Lumières, les rythmes de la Nature sont réglés par Dieu, l'Être suprême, le Grand horloger. Il appar-

42 Quételet, Lettre du 20 décembre 1842 à S.A.R. le Duc régent de Saxe-Cobourg et Gotha. in: *Lettres sur la théorie des probabilités appliquées aux sciences morales et politiques*. Bruxelles, 1846.

tient désormais à l'intelligence humaine de déchiffrer les secrets que Dieu veut lui confier dans la découverte des liens de causalité.

«Si toutes les causes qui agissent dans l'univers, écrit Quételet, étaient constantes et uniformes, notre monde resterait dans un état invariable; la vie partout serait éteinte et aucun phénomène ne pourrait se manifester. Si les causes n'étaient sujettes à varier qu'entre certaines limites, les phénomènes que nous observons devraient se reproduire un jour et tout dans la nature serait soumis à la loi de périodicité. Toutefois, les plus simples combinaisons de causes donneraient lieu à des périodes d'une immense étendue. Si les causes, au contraire, n'ont aucun caractère permanent, si l'Être suprême a permis que les unes puissent s'éteindre pour faire place à d'autres, la périodicité n'est qu'accidentelle et rien n'est durable dans l'univers...»

La théorie des cycles du Docteur Juglar

412

Cette sorte de cadre épistémologique est exploité, au travers des concours des académies européennes, très systématiquement et il est appliqué à l'économie par les statisticiens et les financiers praticiens, au rang desquels travaille discrètement Clément Juglar. En 1855, il livre, dans *l'Annuaire de l'économie politique*, une première notice sur le mécanisme des crises, dont il étudie le fonctionnement à partir des dépouillements statistiques des livres de la Banque de France. Au cours de l'année 1857, il publie dans le *Journal des économistes*, au long de trois livraisons, les résultats de son enquête sur «*les crises commerciales et monétaires de 1800 à 1857*». «*Quoique l'examen des documents statistiques...puisse engager à conclure et à reconnaître une loi économique, la prudence conseille de ne pas trop se hâter.*» Juglar n'en affirme pas moins une conviction, dont il sait qu'elle risque de lui valoir quelques reproches, mais il se protège par une démarche empirique, un constat de physiologiste. «*Les crises se renouvellent avec une telle constance, une telle régularité, qu'il faut bien en prendre son parti et y voir le résultat des écarts de la spéculation et d'un développement inconsidéré de l'industrie et des grandes entreprises commerciales...*» Il donne raison aux thèses du malheureux Sismondi mais renoue, prudemment, avec le fatalisme des «*économistes pessimistes*» et de leurs lointains prédécesseurs de la fin du XVII^e siècle: «*Ces écarts, ces excès de la spéculation sont trop dans la nature humaine pour qu'on puisse les prévenir par aucune mesure; mais au moins peut-être devrait-on se garder de surexciter ces funestes dispositions.*»

Dans le même temps, les études et les communications se multiplient dans les cercles savants, la Société d'économie politique, sous la pression des événements, en fait un thème favori et récurrent. Dans sa réunion du

5 décembre 1857, elle a pour principale question à l'ordre du jour: «*L'origine et les causes de la crise actuelle*». Les récents apports de Juglar n'ont guère impressionné les maîtres dont les vieilles opinions continuent de valoir contre les faits et les chiffres. A l'issue de la séance, Ch. Renouard, grand juriste du commerce, résume les principales causes de la crise : «*dans la disette, première cause indépendante des hommes; dans la guerre, qui a occasionné des pertes directes et indirectes et jeté le trouble dans l'économie sociale; dans le développement excessif des travaux publics; dans l'esprit de spéculation qui, de sa nature, tend toujours à aller à l'extrême; dans la situation morale du pays qui abandonnant beaucoup trop, il faut le dire, les nobles préoccupations des arts, des sciences, de la politique, des grandes idées, enfin, s'est beaucoup trop exclusivement jeté dans les préoccupations d'affaires, de jouissances physiques et de luxe.*»

L'honneur du vieux moraliste Adam Smith est sauf, l'ordre de la Providence gouverne encore le monde de l'économie.

Trois ans plus tard, en réponse à un concours de l'Académie des sciences morales et politiques sur le sujet des crises, Clément Juglar réorganise son étude et ajoute à l'analyse des phénomènes une périodisation, les crises sont indissociables des cycles. Le couronnement de son mémoire par l'Institut lui vaut alors une notoriété durable mais ses thèses ne sont pas, pour autant, unanimement acceptées.

413

Néanmoins, lorsque l'on considère la littérature spécialisée, un demi-siècle après la première formalisation par Clément Juglar de la théorie des crises et des cycles, les commentaires restent empreints d'hésitation. Les conditions de l'élaboration de cette notion, sur laquelle les modélisations se sont multipliées depuis cent trente années, demeurent équivoques et confuses car il est manifeste pour tous qu'elles reposent d'abord ou sur des extrapolations, en termes mathématiques, ou sur des figures de rhétorique, métaphores voire allégories.

«*Omnia in figura - toute histoire ou vision du monde est contenue dans la figure ou l'allégorie du plan providentiel*», disaient l'apôtre Paul, puis, après lui, les exégètes et théologiens du Haut-moyen-âge. La théorie des cycles et des crises, telle que la fonde Juglar, renvoie la même question dans le camp de l'économie: «*Tout est contenu dans la figure de la nature ou de la physiologie*».

En 1900, dans son *Traité théorique et pratique d'économie politique*, en citant Juglar, P. Leroy-Beaulieu aborde la question des crises avec beaucoup de précautions : «*Ces terribles accidents, souvent considérés comme mystérieux, offrent, du moins pour certaines catégories d'entre eux, une sorte de périodicité*». Puis, il glisse immédiatement, à son tour, dans un discours métaphorique, dicté par les goûts du moment, celui de la méca-

nique : «*Les crises sont un détraquement momentané de l'engrenage économique...*», ou celui de la médecine expérimentale: «*Les crises...sont les maladies des peuples très industriels, très entreprenants, très progressifs.*»⁴³ Et, finalement, toutes statistiques classées, tous calculs achevés, la poésie retrouve ses droits pour justifier une figuration empruntée à l'ordre de la nature, chantée par les Lumières et adorée par les Romantiques.

Au lendemain de la mort de Clément Juglar, prononçant l'éloge funèbre de ce dernier, dans la séance du 5 mars 1905 de la Société de statistique de Paris, Emile Levasseur évoque les fondements de la théorie qui a fait la célébrité de son regretté collègue : «*Les crises, dit Juglar, comme les maladies, paraissent une des conditions de l'existence des sociétés où le commerce et l'industrie dominent. On peut les prévoir, les adoucir, s'en préserver jusqu'à un certain point, faciliter la reprise des affaires; mais les supprimer c'est ce que jusqu'ici, malgré les combinaisons les plus diverses, il n'a été donné à personne.*» Levasseur avait commencé son panégyrique en rappelant que Clément Juglar était médecin, qu'il s'était d'abord passionné pour la démographie et la statistique médicale avant de devenir «*statisticien et économiste libéral.*» Docteur, conclut Levasseur, *il avait mis le doigt sur l'artère de la circulation économique et il en mesurait les battements.*»

414

Désormais, crises et cycles passent dans l'outillage banal de l'herméneutique de l'économie. En Angleterre, au même moment, Stanley Jevons énonce une périodicité régulière des crises⁴⁴. Mathématicien et helléniste, il cherche ailleurs son modèle d'explication et, comme les Babyloniens ou les premiers philosophes des rivages ioniens, il le trouve dans les taches solaires. Quelques années plus tard, un économiste américain, M. Moore, renoue avec les vaches de la Bible et les observations des Egyptiens sur les crues du Nil pour assigner aux crises un cycle climatique. Quoiqu'il en soit, l'ordre physiologique gouverne les phénomènes sociaux et économiques, les crises révèlent les pathologies des systèmes et les bons docteurs de l'économie pourront appliquer aux symptômes leurs meilleurs remèdes⁴⁵.

Clément Juglar a entrepris, pour sa part, de lire la vie sociale et économique avec son outillage médical, fixant un cadre épistémologique sur une démarche empirique préalable. A la fin de sa vie, alors qu'il a dépassé la systématisation de sa théorie, au point de lasser parfois ses amis par une

⁴³ P. Leroy-Beaulieu, *Traité théorique et pratique d'économie politique*, 3^{ème} éd., Paris, Guillaumin, 1900, pp.405-411.

⁴⁴ Sur W.S. Jevons, voir Cl. Jessua, *Histoire de la théorie économique*, Paris, P.U.F., 1991.

⁴⁵ Voir par exemple, après la guerre de 1914-18, lorsque les théories sont bien acceptées, les propositions de Ch. Gide, dans son *Cours d'économie politique*, Paris, Sirey, 1926.

vision du monde exclusivement ponctuée de crises et de cycles, Juglar continue de filer la même métaphore. Médecin, fils de médecin, il définit toujours et encore la crise avec les mêmes arguments que quarante ans plus tôt quand il esquissait une exploitation synthétique de ses vastes relevés statistiques.⁴⁶ *«La crise commerciale, écrit-il, comme toutes les maladies, est un moment critique à passer...la crise n'a donc qu'une durée très courte, si nous ne considérons que son explosion, c'est à dire l'état aigu.»* Puis il prend l'exemple strictement commercial de la faillite: *«Nous entrons dans la période de liquidation...»* qu'il lui faut, de nouveau, commenter en termes médicaux: *«C'est un état de langueur qui désespère et que l'on décore encore du nom de crise... Voilà donc deux périodes bien marquées, poursuit Juglar, l'explosion de la crise, période très courte, la liquidation de la crise, période plus longue; mais il y a une troisième période à envisager, c'est celle qui a précédé.»* La grille d'analyse médicale reprend ses droits pour lire ces phénomènes de prospérité excessive qui précèdent. *«Quel qu'il soit, le mot crise indique un état de malaise ou de souffrance. La crise peut atteindre une ou plusieurs industries ou l'ensemble des industries...elle peut être appelée industrielle, commerciale, monétaire ou financière.»* Mais, dans tous les cas, il faut absolument la distinguer des accidents car, explique-t-il, *«une crise ne survient jamais à l'improviste, elle a toujours été précédée d'une période de grande prospérité et d'un grand mouvement d'affaires qui n'a pu avoir lieu sans une progression, pour ainsi dire, continue de hausse.»*

415

Même lorsqu'il est devenu un économiste de plein exercice et de notoriété internationale, après avoir consacré de nombreux ouvrages et rapports à cette théorie qui est devenue pour lui comme une seconde nature, Clément Juglar continue de jongler avec les figures de la rhétorique qui s'entremêlent aux observations scientifiques et aux calculs statistiques pour, au bout du compte, tenter de leur donner une signification.

Examinant les crises financières et les mouvements spéculatifs, il écrit encore: *«Cet état aigu, qui décide du sort du plus grand nombre des spéculateurs, ne saurait persister plus de dix ou quinze jours; c'est l'état aigu de la crise, comme dans les maladies la période critique qu'on appelle du même nom; ce qui indique combien elle est éphémère.»*

La démarche expérimentale a guidé les pas de l'économiste comme elle avait détourné ceux du médecin mais les constructions théoriques ont, dit Juglar, *«marché plus vite que la pratique; aussi ne faut-il pas être surpris si cette théorie, il y a plus de vingt-cinq ans, a pu être considérée comme une des plus obscures de l'économie politique.»*

⁴⁶ L. Say & J. Cbaillley: Dictionnaire d'économie politique, notice: Crises commerciales, par Cl. Juglar. Paris, Guillaumin, 1892.

Le temps a néanmoins joué aussi en faveur du théoricien car l'accumulation des données, au fil des ans, a permis d'étayer les convictions précoces, autorisant cette certitude d'une dynamique du retour, d'une organisation cyclique du monde économique. *«Ces périodes successives et régulières qui apparaissent et se dessinent d'une manière si nette ont été laissées dans l'ombre jusqu'ici parce qu'on ne les avait pas sous la main pour une longue suite d'années; maintenant qu'on les possède depuis près d'un siècle, leur valeur ne peut être discutée.»*

«La vie, conclut Juglar, c'est le mouvement; les affaires, c'est la circulation des produits ou de ce qui les représente, les effets de commerce, les lettres de change... nous sommes entraînés dans un mouvement d'ensemble qui domine tout le mécanisme social, les banques comme un simple manomètre indiquant seulement la pression.»

Tout est donc joué, la science triomphe, les faits ont été consignés et vérifiés, ils viennent corroborer l'intuition inaugurale, ils peuvent se substituer à l'allégorie médicale, dorénavant l'on parlera de crise et de cycle en économie, de cycles financiers et de crises boursières, sans plus jamais penser, comme au bon vieux temps, aux cycles des saisons ni aux crises de rhumatisme qui avaient inspiré les inventeurs du siècle des révolutions et de la poésie romantique.

Vrai, faux ou simplement approximatif ? Qu'importe ! *«Qu'est-ce que la vérité ?»* demande F. Nietzsche quelque vingt ans après les définitions de Juglar et Jevons, vers 1875. *Une armée en mouvement, formée de métaphores, de métonymies et d'antropomorphismes... en bref, la somme de récits humains qui ont été rehaussés, transposés, embellis par la poésie et la rhétorique et qui, après un long usage, apparaissent fermes et canoniques... comme des pièces de monnaies qui auraient perdu leurs empreintes, elles n'ont plus désormais d'importance que pour le métal, elles ne sont plus des pièces de monnaie.»*⁴⁷

⁴⁷ F. Nietzsche, *Werke*, ed. K. Schlechta, Munich, 1955-66. J'ai traduit ici un fragment cité par M. Shell, *Money, Language and Thought*, Berkeley, University of California Press, 1982, p. 175. Ces mêmes éléments sont repris par J. Derrida, dans *La Mythologie Blanche*, in: *Marges de la philosophie*, Paris, 1972. Voir à ce sujet, dans ce même numéro de la R.E.F., l'article de Barbara Stiegler, «Violence de la monnaie et éthique financière».

NOTE

L'ARCHÉOLOGIE DES CRISES ET DES CYCLES QUELQUES FIGURES DE PIONNIERS

La mesure du temps a occupé l'homme dès l'origine de sa prise de conscience du phénomène, avec le souci de fixer des repères aussi précis que ceux qu'il s'exerçait à placer dans l'espace. L'observation du monde a permis d'établir des rythmes, des cadences, des temps longs et des temps courts, qui ont donné naissance à la chronologie, dictée par la mathématique et l'astronomie et organisée selon trois grandes unités, l'année, le mois et le jour. Très tôt, le phénomène du temps a franchi les barrières de la chronologie, du comput et de l'astronomie pour les champs presque infinis de la philosophie ou de la théologie sans parler du temps du langage ou de la poésie⁴⁸.

Chronologie et catégories primitives: le cercle, le cycle, mythe et histoire

Si l'on excepte les mesures vraiment primitives évaluées par la distance moyenne nécessaire pour se rendre d'un point à un autre, les lunaisons viennent vite rythmer le temps longs de l'humanité et imposer ainsi les figures de la rotation et du cycle, que renforcent les constats des mouvements des saisons et de la végétation. La composition des calendriers obéit très tôt à ces repères et à ces modèles, vers le quatrième millénaire avant notre ère, les Égyptiens disposent d'un calendrier perpétuel, fixé sur les enseignements de l'astronomie et organisé à l'image du Nil qui règle leur vie et leur subsistance. Ils suivent ainsi les trois grandes périodes du régime du fleuve, la crue, le retrait et l'étiage constant, préfiguration des modèles que nous connaissons en économie⁴⁹.

L'image du cercle, du cycle, sert, dans de nombreuses traditions et civilisations, de figure à la représentation du temps, comme celle du carré illustre l'espace.

Les Chinois utilisent fréquemment le modèle de l'anneau, qui n'a ni commencement ni fin, qu'ils empruntent, nonobstant leur inclination pour l'astronomie et l'astrologie, à l'observation du phénomène de la conception chez la femme.⁵⁰

La roue, on le sait, représente souvent le temps symbolique du cycle solaire dans l'Inde ancienne ou contemporaine, l'histoire de l'humanité obéit à de grands cycles cosmiques, avec leurs aurores et leurs crépuscules, leur éclat et leur dégénérescence. La répétition d'un temps circulaire, entre les âges de l'homme et ceux de l'humanité toute entière, illustre en quelque sorte la fatalité contingente, l'asservissement de toute existence⁵¹. Le vieux mythe du retour éternel fleurit dans l'univers indo-européen et sémitique, inspirant les progrès des explications physiques. Les Chaldéens définissent

417

48 Voir, par exemple, G. Guillaume, *Temps et Verbe...L'architectonique du temps dans les langues classiques*, rééd. Paris, H. Champion, 1970. *Peu de travaux économiques, à ma connaissance, ont exploité les ressources de la temporalité linguistique, lorsque, d'une façon plus générale, l'on associe cependant volontiers, et depuis bien longtemps, langage et monnaie.*

49 cf. A. Cordolani, *Comput, chronologie, calendrier*, in : *L'Histoire et ses méthodes, sous la direction de Ch. Samaran, Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, Gallimard, 1961.

50 C. Larre, *Aperception empirique du temps et conception de l'histoire dans la pensée chinoise*, in : *Les cultures et le temps, sous la direction de P. Ricoeur*, Paris, Puyot-Unesco, 1975. Et aussi, bien sûr, M. Granet, *La civilisation chinoise*, rééd. Paris, Albin Michel, 1978. et *La Pensée chinoise*, rééd. Paris, Albin Michel, 1975.

51 R. Panikkar, *Temps et histoire dans la tradition de l'Inde*, in : *Les cultures et le temps, op.cit.* M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1949.

le *saros*, cycle de 223 lunaisons qui sert à prévoir les éclipses, qu'ils forgent sur le mot *sar* ou *sbar* signifiant en même temps le cercle et le cosmos. La figure du cycle et du cercle va connaître une grande extension chez les Grecs, poètes, historiens, philosophes et auteurs tragiques, pour servir de symbole aux multiples manifestations de la vie dans l'univers. Cette sorte de constance peut d'autant mieux s'expliquer si l'on admet, avec certains philologues hellénistes, que l'origine de l'un des maîtres-mots de la pensée grecque, *telos*, l'accomplissement, l'achèvement, au sens de l'anglais *achievement*, mais aussi le terme, le bout du temps, a comme première acception le cercle ou l'anneau. Et, lorsqu'on examine ici les cycles économiques et financiers, cette diversion linguistique présente d'autant plus d'agréments que ce même mot de *telos* renvoie aussi au paiement, à la dette originelle⁵².

Les Ioniens du VII^e siècle av. J.C., Anaximandre et Anaximène spécialement, utilisent-ils la forme de la roue dans leur cosmologie où ils admettent la naissance et la destruction périodique de l'univers; ils ont néanmoins quitté la tradition du mythe pour initier une approche rationnelle de la physiologie. Ils font écho aux descriptions de Thalès et à ses principes d'intégration et désintégration successives du Cosmos et ils anticipent les théories d'Héraclite d'Ephèse, au V^e siècle, qui ajoutera un calcul de la périodisation de ces cycles majeurs, en leur appliquant la mesure des générations humaines. Héraclite pour qui le monde est «un feu éternellement vivant» soumet ainsi l'humanité à un cycle de 10.800 ans. Tandis que Parménide s'applique à nier tout changement, les conceptions cosmologiques sont reproduites par les Stoïciens et Empédocle améliore encore les calculs en distinguant quatre phases dans ces cycles, deux périodes de plénitude, le règne de l'Amour et celui de la Haine et deux étapes de transition.⁵³ Empédocle, nourri sans doute des théories de Pythagore et de son école, développe le principe de la renaissance de l'âme, le cycle de la métempsychose venant, pour faire très bref, organiser des périodes cosmiques qui tendent à l'équilibre. Zénon d'Elée et son célèbre Achille modifie encore cette perception de la divisibilité du temps ouvrant non seulement les portes de l'infini à sa propre méthode de mesure mais plus encore à celles que multiplieront ses commentateurs au fil des siècles, avec ou sans vision cyclique ou circulaire.

Platon reprend, en maintes occasions, l'idée de la renaissance de l'âme et celle du retour. Il les associe à la doctrine pythagoricienne de «la Grande année», elle-même fondée sur les postulats astronomiques du temps nécessaire aux huit cercles des astres pour accomplir ensemble leurs révolutions. Il établit ainsi cette théorie du *regress*, chère à l'Antiquité et qui va persister jusqu'à l'ère chrétienne, alimentée aussi bien par les souvenirs du mythe que par le renouveau des courants pythagoriciens ou stoïciens chez les Romains. Lucrèce et Horace attendent le retour de l'âge d'or et l'on connaît le

52 R.B. Onians, *The Origins of European Thought...*, Cambridge, Cambridge University Press, 1951; rééd. 1989. Sur la dette originelle, les liens, etc. voir Ch. Malamoud, cité dans : J.M. Thiveaud, *L'ordre primitif de la dette*, in : R.E.F., n°25, été 1993.

53 *Les penseurs grecs avant Socrate*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964. *Les mathématiciens du tournant de notre siècle ont revisité le corpus des Physiologues ioniens et en particulier Paul Tannery, spécialiste des mathématiques appliquées à l'économie et aux finances, ami de Poincaré et père de Jean Tannery qui sera directeur général de la Caisse des dépôts puis gouverneur de la Banque de France.* cf. P. Tannery, *Pour l'histoire de la science hellène*, Paris, 1887. Voir aussi : F. Mentré, *Les générations sociales*, Paris, Bossard, 1920. G.E.R. Lloyd, *Le Temps dans la pensée grecque*, in : *Les cultures et le temps*, op.cit. et J. de Romilly, *Le Temps chez les tragiques grecs*, Paris, Vrin, 1971.

long retentissement de la IV^{ème} églogue de Virgile où le poète y divise l'histoire en cycles épiques auxquels la chrétienté médiévale prêtera, longtemps après, des vertus prophétiques. Dans la *République*⁵⁴, Platon examine les formes de gouvernement et les générations politiques et ses cinq types de gouvernement⁵⁵ qui se succèdent périodiquement comme des générations humaines. Le premier, le meilleur, image de l'âge d'or, donne naissance à une forme dégénérée qui empire d'étape en étape jusqu'au terme de chaque cycle où survient une période d'excès qui impose le renouvellement et le retour d'une autre période circulaire. Avec Polybe, au II^{ème} siècle av. J.C., cette conception retrouvera une nouvelle formulation, pour servir, cette fois, de trame au récit historique.

Animé par les passions, l'ordre politique est donc soumis à un processus de corruption dont Platon essaie de mesurer la périodicité, en reprenant les références et de l'astronomie et de l'astrologie. «*Il y a des retours de fécondité et de stérilité pour les plantes comme pour les animaux, et ces retours ont lieu quand l'ordre éternel ramène sur elle-même, pour chaque espèce, sa révolution circulaire*» et Platon avance ainsi l'hypothèse «*d'un nombre géométrique dont la vertu préside, pour les hommes, aux bonnes et aux mauvaises générations*».⁵⁶ Le problème qui n'a jamais été résolu, ni par son disciple Aristote, ni par la cohorte de mathématiciens modernes qui s'y sont essayé, reste celui de la définition de ce nombre que l'on a généralement appelé «*nombre nuptial*». Les considérations de Platon, vite jugées chimériques par Aristote et ses émules, méritent cependant une certaine attention car elles préfigurent, malgré tout, à la fois les premières modélisations du XIX^{ème} siècle et les recherches entreprises depuis une centaine d'années sur les cycles de l'activité solaire et leurs effets historiques. Lorsque, quelques années après Juglar, l'économiste et logicien anglais W.S. Jevons essaie de rapprocher la périodicité des crises commerciales de celles de l'apparition des taches solaires, il adapte les rêves de Platon aux nouvelles découvertes astronomiques.⁵⁷ Dans l'Entre-deux-guerres, les travaux en histoire économique de Garcia Mata et Shaffner aux Etats-Unis, ou en U.R.S.S. ceux de Tchijevsky sur l'épidémiologie, les recherches plus récentes d'E. Leroy-Ladurie en histoire des climats, donnent encore raison aux conjectures de Platon.⁵⁸

419

Mais la critique d'Aristote va d'abord porter sur une interprétation mathématique des assertions de son maître sur le rythme du cycle. Le cycle se renouvelle «*lorsque les nombres dont les quatre tiers de la base ajoutés à cinq font deux accords quand le nombre devient solide; attendu qu'alors la nature produit des êtres dépravés et qui résistent à toute éducation*».⁵⁹

54 Platon, *République*, 368e, 484c, 436a, 546b...œuvres complètes, t.VI et VII, Paris, les Belles Lettres, 1965.

55 *La monarchie-aristocratie, forme parfaite et les quatre imparfaites que sont la monarchie, l'oligarchie, la démocratie et la tyrannie qui reflètent les cinq formes d'âme, vertueuse, ambitieuse, cupide, avide de liberté, sanguinaire.*

56 in: *République*, 546b, 546c, loc.cit.

57 Keynes a écrit une biographie de W.S.Jevons (1835-1882) et il faut saluer le mérite de Cl. Jessua d'avoir su consacrer un chapitre à cet économiste souvent oublié. cf. Cl. Jessua, *Histoire de la théorie économique*, Paris, P.U.F., 1991.

58 C. Garcia Mata et F.I. Shaffner, *Solar and Economic Relationships*, in: *Quarterly Journal of Economics*, LXXX, 1934; A.L. Tchijevsky, *Les Epidémies et les perturbations électromagnétiques du milieu extérieur*, Paris, 1938; cités par G. Beaujouan, *Le Temps historique*, in: *L'histoire et ses méthodes*, op.cit.

59 Aristote, *Politique*, 1316a. La traduction reprise ici est celle de François Mentré, jam cit., qui cherche obstinément à calculer la durée d'une génération et pense que Platon a utilisé une devinette arithmétique devant ses disciples pour garder secrète sa découverte du nombre sacré de la génération, ou nombre nuptial.

A cette dispute de calculateurs, Aristote ajoute une discussion fondée sur l'observation historique et, dès lors, opère ici une dérive fondamentale en passant dans l'ordre du discours et de l'interprétation subjective. S'il continue d'admettre parfois le vaste cycle traditionnel de l'éternel retour, Aristote porte une sorte de coup d'arrêt à ces visions cosmologiques, même s'il énonce, simultanément et pour la première fois, une analyse vraiment philosophique du temps. Il refuse les conceptions antérieures nourries par l'astronomie ou par la perception empirique du mouvement ou du changement et présente une doctrine de la continuité où le temps est le nombre du mouvement, divisible à l'infini. S'il concède, dans le champ de l'évolution de la nature ou celui du changement des sociétés, l'occurrence de fluctuations ou de phénomènes d'ascension et de régression, Aristote contribue puissamment à une forme de rigidité des représentations en neutralisant, en quelque sorte, le temps entre physique et métaphysique.

Le temps de la Création

La grande rupture, qui n'est pas sans effet, on va le voir, sur l'élaboration tardive des cycles économiques et financiers, survient avec la transformation du rapport au temps et à l'histoire du nouveau courant judéo-chrétien.

Dans la tradition hébraïque et selon l'ordre de la Genèse, l'espace et le temps se confondent dans le même registre du sacré, le monde et le temps sont créés simultanément, il y a un début, qui n'a pas d'avant, un jour, le premier de la Création, l'histoire s'est mise en mouvement entre les «*ce fut un soir et ce fut un matin*» du récit de la Genèse. Hors du domaine du mythe, l'histoire prend son sens dans l'alliance entre Dieu et son Peuple, Dieu et le monde dans l'improvisation incessamment jouée d'un éternel vivant.⁶⁰ Au rythme des jours et des générations, qui est aussi celui de la Parole, «*et Dieu dit...*», la Bible ouvre les portes d'une sorte d'avenir infini, introduit dans le temps cette catégorie puissante du «neuf» ou du «nouveau» qui laisse toujours en suspens une fin, pourtant attendue. Le calendrier juif transpose dans la vie concrète ce cycle de la Création et se caractérise par une singularité fondamentale en prenant comme assise à la fois les révolutions du soleil et celles de la lune, formule qui obéit à l'ordonnement biblique du jour : «*ce fut un soir, ce fut un matin, un jour*». La semaine s'achève sur ce septième jour béni et saint «*car ce jour-là Dieu s'était séparé de tous les chantiers où Il avait créé en faisant*». Ce cycle septennaire du *shabbat* dépasse la semaine pour organiser la vie du monde, permettre le retour aux équilibres économiques et sociaux, entre périodes de sept ans ou étapes jubilaires de sept fois sept ans, rythmant le renouvellement des domaines agricoles, la libération des esclaves, la remise des dettes.

Le temps de l'Eglise

Ces conceptions hébraïques vont naturellement inspirer la vision chrétienne du temps et de l'histoire, même si subsistent des différences fondamentales, introduites par les bouleversements du *Nouveau Testament*⁶¹. D'une façon générale, le modèle primitif de la Création et du récit biblique va s'imposer comme grille de lecture d'une histoire divisée selon «les âges du monde», eux-mêmes répartis majoritairement en trois grands épisodes, l'âge du Père, l'âge de la création dans l'innocence, l'âge du Fils, celui

60 A. Neher, *Vision du temps et de l'histoire dans la culture juive*, in : *Les cultures et le temps*, op.cit.; A. Paul, *L'impertinence biblique*, Paris, Desclée, 1974.

61 G. Paitaro, *La conception chrétienne du temps*, in : *Les cultures et le temps*, op.cit. H.I. Marrou, *Théologie de l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1968.

de la rédemption, l'âge de l'Esprit, celui de la sanctification », qui résument le Symbole des Apôtres, le Credo. Certains ajoutent des périodes différentes, quatre, six ou sept, selon les références choisies, nombre des évangélistes, des jours de la Création ou des sceaux de l'Apocalypse. Mais, en passant dans l'âge du Fils, le monde a reçu un temps nouveau, le temps du Christ, qui est définitif et réunit les trois âges.

Si l'histoire est ainsi soumise au temps, elle lui donne aussi une signification, dans la mesure où elle est tendue vers cet « accomplissement du temps », cette « plénitude du temps », lorsque le Christ fera son nouvel et ultime avènement. Entre la Création et la Révélation, ou l'Apocalypse, la Bible chrétienne des deux testaments fonde cette conviction, cette foi dans une histoire déjà écrite sur la ligne du temps. Une ligne du temps ponctuée par le souhait incessant du « *Que ton règne vienne, Mārhanā thā, Seigneur, viens !* »

A la forme circulaire du temps des Grecs, des Indiens ou des Babyloniens, la Chrétienté va substituer une représentation linéaire, tendue vers la Libération finale. Certes, le *télōs* hellénique retrouve sa place dans la littérature patristique mais il a, au fil des siècles et des adaptations scripturaires depuis les Septante, perdu la forme annulaire de son origine étymologique.⁶² Désormais, le temps de l'histoire se mesure à partir de la naissance de Jésus-Christ⁶³ qui porte déjà en elle-même tout le futur de l'humanité, un futur enraciné dans l'anamnèse de cette naissance et de cette résurrection, dans la mémoire inlassablement recommencée de la promesse de l'avènement.

Le temps du rituel obéit néanmoins à une logique cyclique, dictée par ce que nombre d'auteurs médiévaux appelleront merveilleusement « *la mémoire du futur* »⁶⁴, organisé selon des cycles annuel et hebdomadaire. L'établissement de ce calendrier des fêtes religieuses calculées selon les révolutions de la lune et qu'il faut reporter sur les cycles solaires du calendrier romain (ou julien), donne matière à un travail considérable de calculs et à cette science, encore obscure, du comput ecclésiastique qui se développe entre les II-III^e siècles jusqu'à la définition, le 4 octobre 1582, du calendrier grégorien, lorsque le pape Grégoire XIII décide d'ajouter onze jours à l'histoire de l'Occident chrétien.

Mais le recours à la mesure du temps se borne à cet environnement quotidien, tant est puissante l'emprise de ce que H.I. Marrou avait nommé, après S. Augustin, « *l'eschatologie inchoative* », c'est à dire la fin des temps en train de se réaliser⁶⁵. Sans doute, au XVI^e siècle, le mouvement de la Réforme semble introduire une autre conception de la division traditionnellement ternaire (et trinitaire) de l'histoire en la renommant, sous une forme cyclique, « *établissement, corruption, rétablissement* » qui, en réalité, se borne à reprendre, en termes polémiques à l'encontre des papes, les

62 O. Cullmann, *Temps et histoire dans le christianisme primitif*, Paris, 1947. Les médiévistes et J. Le Goff, par exemple, dans : *Temps de l'Eglise et temps du marchand*, in: *Pour un autre Moyen-âge*, Paris, Gallimard, 1977, reprennent volontiers cette idée d'une acclimatation chrétienne du *télōs* grec mais la comparaison résiste mal à l'analyse.

63 En fait, il faudra attendre le XVIII^e siècle pour que l'on compte, rétrospectivement, « avant J.C. » : les abréviations courantes des anglo-saxons traduisent bien ce fait lorsqu'ils continuent de dater « A.D. », *anno Domini*, formule latine longtemps et universellement employée jusqu'au jour où l'on assigna à l'antiquité la mesure du « B.C. », *before Christ*, en langue vernaculaire.

64 Voir F.A. Yates, *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1978; J. Le Goff, *Pour un autre Moyen-âge*, Paris, Gallimard, 1977, *jam cit.*

65 cf. H.I. Marrou, *loc. cit.* : on trouvera également une masse d'informations et de commentaires dans le monumental ouvrage de H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, 4 vol., Paris, Aubier-Montaigne, 1960-64. Ils viennent de faire l'objet d'une réédition en 1993.

trois âges (*aiônes*) de la tradition apostolique. De ce fait, et globalement jusqu'au siècle des Lumières, l'Occident est à ce point imprégné d'une représentation linéaire du temps et de l'histoire qu'il est difficile de penser autrement le monde et les événements.

Joachim de Flore, le retour de l'Esprit et la société parfaite

Toutefois, et au nom d'une prise en compte plus radicale de cette dimension eschatologique, des dissidences vont esquisser des préfigurations des démarches intellectuelles qui, entre maintes digressions utopiques, nourriront la pensée économique au XIX^e siècle. Le chef de file de cette démarche pluriséculaire est Joachim de Flore, ou de Fiore, qui rompt avec la vision traditionnelle en introduisant le règne de l'Esprit sur la Terre, troisième âge à venir dans l'histoire elle-même, l'âge d'une société parfaite. Cette inscription d'un autre futur de l'humanité, d'une eschatologie en quelque sorte incarnée, «le nouvel âge», «les cieux sur la terre», cette sorte d'archéologie du progrès transforme profondément et durablement les représentations du temps et de l'histoire. Quoique vite très contestée, sinon jamais vraiment condamnée par l'Eglise, la pensée de Joachim de Flore est d'une grande fécondité, dès lors qu'elle vient ajouter un optimisme en-deçà de l'éternité, stimuler les ressorts de l'espérance temporelle, c'est à dire de l'anticipation et de l'attente. A ce titre déjà, elle intéresse notre univers économique et financier, tant, comme l'exprimait M. Mauss, la notion d'attente, d'es-compte de l'avenir est génératrice de droit et d'économie et sous-tend non seulement les pratiques monétaires et financières mais l'essentiel du vocabulaire financier.⁶⁶

422

Mais, de plus et pour étrange que puisse paraître le détour par l'œuvre de cet abbé calabrais du XII^e siècle, cette reconnaissance semble fondée lorsque l'on examine, après H. de Lubac, la postérité spirituelle de celui que l'on a souvent considéré comme un marginal extravagant ou un illuminé⁶⁷. Curieusement, en effet, parmi les personnages recensés au terme d'une longue et patiente recherche par Lubac et qui ont puisé une part de leur inspiration dans le *Règne spirituel* et *L'évangile éternel* de Joachim, nombre d'entre eux ont eu un rôle ou une influence dans l'évolution de la pensée historique ou économique et, plus particulièrement, dans la perception des crises et des cycles.

Temps monnayé et temps du salut : millénarisme, crises, cycles et Antéchrist

Parallèlement et, parfois puisant à cette même source, les mouvements millénaristes, en attendant la venue de l'Antéchrist ou l'avènement du Dernier jour, manient volontiers nombres et rythmes pour préparer le retour jusqu'à ce que cette eschatologie chiliaste, excitant les imaginations, cède le pas aux premières expressions des utopies modernes, construites sur la raison. Mais le rêve de la société parfaite est, jusqu'au XVI^e siècle, le ferment des révoltes et des sécessions, depuis les Spirituels qui agitent l'Eglise catholique jusqu'aux paysans de Thomas Münzer ou aux émeutiers anabaptistes de Matthijs, dans les territoires protestants.

Dans les matières économiques et financières, chacun a bien sûr en mémoire, tout au long du Moyen-âge, les périodisations bibliques des vaches maigres et des vaches

⁶⁶ M. Mauss, «Sur les fonctions sociales de la monnaie (1934)», in: *Œuvres complètes*, vol.2., Paris, Ed. de Minuit, 1974. «Les infractions à ces attentes collectives, cela se mesure, par exemple les krachs en matière économique, les paniques, les sursauts sociaux, etc.»

⁶⁷ H. de Lubac, *La Postérité spirituelle de Joachim de Flore, I.- de Joachim à Schelling*, II. «de Saint Simon à nos jours», Paris, Letbielleux-Le Sycomore, 1981.

grasses, vérifiées de longue date par les aléas du cycle des saisons, et les phénomènes de variation des prix trouvent une double explication naturelle et providentielle. L'essor du commerce et de la communauté des marchands entraînent sans nul doute un renouvellement de la perception empirique du temps, ne serait-ce qu'au travers des fluctuations climatiques, et de ses effets sur la production et les échanges. Mais ce temps professionnel, mesuré, domestiqué par les innovations techniques et prioritairement par la lettre de change, demeure confondu avec le temps du salut.⁶⁸

La longue controverse sur l'usure, avec ses aménagements progressifs, illustre bien cette prédominance d'une conception théologique d'un temps qui ne peut être vendu.⁶⁹ «Dieu a donné à chacun ici-bas un noble bien commun, le temps... Dis-donc misérable, qui t'a donné pouvoir de vendre notre temps ?» s'écrie un prédicateur, franciscain allemand du XIII^e siècle⁷⁰. Ce thème est fréquent dans les sermons comme dans les ouvrages théologiques et canoniques jusqu'à la veille de la Révolution.

Le domaine monétaire est cependant celui qui se prête le plus aisément à des mises en perspective temporelle comme à des figurations et l'accélération des processus de mutation aurait pu inspirer assez tôt des réflexions. Mais, comme on le voit dans les principaux traités qui apparaissent au XIV^e siècle, ceux de N. Oresme, J. Buridan ou J. de Ripa, le croisement des doctrines monétaires d'Aristote et de la neutralisation scolastique de l'histoire conduit à une règle idéale de stabilité qui interdit toute notion d'évolution ou de révolution. Les mutations sont ou bien des perversions ou des solutions extraordinaires en cas d'accident ou d'exception.

Renaissance et retour, le cycle utopique

La période de la Renaissance, avec la résurrection de nombreux textes grecs, et notamment ceux de Platon, le renouveau des sciences en même temps que des méthodes kabbalistes et hermétiques⁷¹, la découverte aussi d'un nouveau continent, favorise un élargissement des horizons temporels. De Nicolas de Cues, cardinal romain, à Francis Bacon, chancelier d'Angleterre, en passant par Pic de la Mirandole, Lefèvre d'Étaples, Rabelais ou Marsile Ficin, les mélanges de l'héritage platonicien retrouvé avec les ressources de l'astronomie, de l'astrologie et de toutes les alchimies de l'esprit, transforment l'Occident et légitiment cette expression fameuse de «renaissance». Les cycles astraux, les cercles en quête de quadrature, les retours de l'âge d'or, les découvertes de l'île d'Utopie ou les résurrections de l'Atlantide illustrent une part essentielle de la réflexion d'un bon siècle et demi⁷².

Machiavel, reprenant les points de vue de Polybe, reproduit comme son maître le modèle de Platon et envisage la transformation des sociétés politiques selon la figure du cercle ou du cycle dont le déterminisme est assoupli par l'occurrence de ces épisodes de crises qu'il nomme des accidents⁷³. Les techniques de la prévision, de la statistique, de ce que l'on nommera bientôt l'arithmétique politique, associées désormais aux méthodes du gouvernement, trouvent dans cette image du retour leur justification. La

68 cf. J. Le Goff, *op.cit.*: J. Delumeau, *Le péché et la peur*, Paris, Fayard, 1983.

69 J. Le Goff, *loc.cit.*; A. Lapidus, *La propriété de la monnaie: doctrine de l'usure et théorie de l'intérêt*, in: *Revue économique*, n°6, novembre 1987.

70 Berthold de Ratisbonne, *Péchés et vertus...*, Paris, Desjonquères, 1991.

71 cf. par exemple F.A. Yates, *op.cit.*

72 La meilleure et la plus récente description de cette floraison est chez M. de Gandillac, *Genèses de la modernité, de la «Cité de Dieu» à la «Nouvelle Atlantide»*, Paris, Le Cerf, 1993.

73 G. Namer, *Machiavel ou les origines de la sociologie de la connaissance*, Paris, P.U.F., 1979.

réforme du calendrier grégorien vient fixer et unifier les siècles d'hésitation chronologique et l'érudition et ses techniques renouveler les approches historiques, en inscrivant des périodisations, en forme de cycles, issues d'observations critiques et méthodiques⁷⁴.

Cette évolution du rapport au temps, largement étudié dans les domaines de la philosophie, des sciences et des arts, devrait voir son corollaire dans les activités économiques et plus spécialement financières, dès lors que, d'une part, l'afflux des métaux américains et, d'autre part, l'augmentation des dépenses de guerre, transforment les fonctions monétaires. Mais la vision demeure encore traditionnelle et il est ainsi étonnant de voir comment, lorsque Copernic écrit deux traités sur la monnaie, entre 1515 et 1530, il se borne à reproduire les doctrines médiévales.⁷⁵ Le risque d'avilissement de la monnaie, ses possibilités de renforcement, les baisses et les hausses des prix qui en résultent ne sont, toujours, que des déviations par rapport à la norme rêvée de stabilité⁷⁶.

Le débat bien connu des monétaristes entre Malestroict et Bodin, à la fin du XVI^e siècle en France, obéit à la même logique statique. Les protagonistes s'opposent une masse de données statistiques sur le mouvement des prix et les variations des cours mais ils n'en tirent aucune modélisation dynamique. Les événements militaires, diplomatiques, climatiques supportent l'énumération des mutations et des changements, comme autant de désordres inhérents à une humanité pécheresse. Les arguments de J. Bodin ressemblent à ceux qu'Aristote objectait à Platon et le fait est d'autant plus troublant que, lorsqu'il écrira, plus tard il est vrai, sa *République*, Bodin reproduira Platon pour élaborer sa théorie des «révolutions». Si le grand jurisconsulte applique au champ politique une ébauche de périodisation cyclique, il semble que l'ordre économique et financier demeure, pour les esprits de l'époque, dans le temps linéaire de la Providence.

424

Système et crise, ordre de la nature et l'arithmétique

Le XVII^e siècle connaît l'essor de l'arithmétique politique, au même moment où Descartes nie l'histoire au profit de la raison.⁷⁷ La circulation des marchandises et de la monnaie qui agite tous les esprits dans le siècle emprunte les grandes routes de Sully, elle suit les colonnes de chiffres accumulées dans les statistiques que l'on dresse chaque année, tous ces «états au vrai» que rythment les changements dynastiques et les mutations des officiers. Ni Vauban, ni Boisguilbert n'apporteront d'inflexion à cette aperception d'un temps tiré au cordeau. En revanche, à la suite de Descartes et de sa vision du monde comme un système physique ou physiologique, la métaphore médicale vient susciter l'émergence de la notion de crise, les accidents, les perversions échappent au vieux cadre religieux du péché pour entrer dans le tableau de la

74 Ainsi, un Allemand de la fin du XVI^e siècle, J. Olorinus, calcule le «cycle fatal de la Germanie», qu'il estime à une trentaine d'années. Cité par F. Mentré, *loc. cit.*

75 cf. P. Harsin, *Les doctrines monétaires et financières du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, F. Alcan, 1928. Les deux traités de Copernic, *De estimatione monetarum et Monetarum cudendarum ratio*, sont présentés par Dmochowski, N. Copernic économiste, in: *Revue d'économie politique*, 1925.

76 D'autres astronomes italiens, Davanzatti, à la fin du XVI^e siècle, Montanari, à la fin du siècle suivant, dissertent sur le fait des monnaies. Précurseurs, dit-on, comme Copernic de la théorie quantitative, ils n'apportent aucune vision novatrice. cf. P. Harsin, *jam cit.*

77 G. Mairet, *Le Discours et l'histoire*, Paris, Mame, 1974.

maladie⁷⁸. L'argent est le sang du corps de la France et, comme le dit Boisguilbert. - le corps de la France - dans un mouvement continu⁷⁹. Fondant ses explications du mal fin du siècle sur une analyse historique de près de trois cents ans, au cours duquel il note des crises - sans, d'ailleurs, en dire le nom - Boisguilbert reste dans une représentation linéaire des phénomènes et des événements. Les historiographes de l'époque conservent une perception identique et, lorsque dans cette même fin de siècle, Bossuet entame, pour l'éducation du Dauphin, son *Discours sur l'histoire universelle*, il reproduit, à l'aune de l'humanité, la grille des trois âges apostoliques. Le titre d'un autre de ses ouvrages, *Histoire des variations*, ne saurait donner le change, il s'y borne à dresser la liste des changements d'interprétation dans la religion protestante, sans en tirer aucune leçon.

Il faut quitter les chemins de l'orthodoxie pour repérer, parmi des penseurs marginaux ou hérétiques, mais dont l'influence et la notoriété contemporaines sont incontestables, des modes différents - et divergents - de penser le temps et l'histoire. Deux figures marquent ainsi le début du XVII^e siècle européen, entre mystique, utopie et occultisme, et qui inspireront profondément des postérités plus lointaines, au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle particulièrement. Jacob Boehme et Tommaso Campanella sont, en effet, deux penseurs assez éloignés de la pensée économique mais ils serviront de références à de nombreux savants. J. Boehme (1575-1625), théosophe et mystique, prophétise l'avènement, l'aurore, d'un âge nouveau, d'un âge universel. Le projet de Boehme est de l'intelligence et de l'amour universels. Le projet de Campanella est de l'optimisme idéal et de l'optimisme idéal. Le projet de Boehme est de l'intelligence et de l'amour universels. Le projet de Campanella est de l'optimisme idéal et de l'optimisme idéal.

... de la position d'où il avait commencé.⁸¹ Cette sorte de
philosophie sociale, qui voit le jour à l'âge baroque et au siècle de l'absolu-
tisme descendant, laissera longtemps son empreinte dans les esprits, Fichte s'en inspi-
rera dans son *Etat commercial fermé*.
A la marge, en quelque sorte, et pour marquer une nouvelle et précoce préfiguration
des visions cycliques, le napolitain Vico (1668-1755) bouscule, dans sa *Scienza Nuova*
(1725), la pensée historique. Il reprend à son compte la doctrine des trois âges héritée
de l'antiquité et rompant avec la version trinitaire du christianisme sur la flèche du
temps du salut, il constitue un cycle à l'intérieur duquel les nations tournent sans jamais
en sortir, sous le regard de la Providence. Vico présente «le cercle éternel d'une histoire
idéale, sur lequel tournent dans le temps les histoires de toutes les nations, avec leur
naissance, leur progrès, leur décadence et leur fin.»⁸² Entre *corsi* et *recorsi*, «les nations
tendent par la corruption à se diviser, à se détruire elles-mêmes, et de leurs débris
dispersés dans les solitudes, elles renaissent et se renouvellent, semblables au phénix
de la fable.» L'influence de Vico sera grande sur l'Europe des Lumières, on la mesure
dans l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire ou dans certaines attitudes de Herder, elle croîtra
après la Révolution et dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, Michelet le traduira et
diffusera ses idées.